

Madagascar

en livres

Ceci un projet soumis à votre appréciation.

Merci de le lire et de donner votre avis

- par un commentaire sur la page Facebook de la Bibliothèque malgache
- ou en répondant au questionnaire Google :

<https://forms.gle/3mS7Cj68xvyBvT5p8>

Éditorial

Les images de l'incendie qui a ravagé, samedi 28 août, une partie du marché aux livres d'Ambohitovo à Antananarivo ont été douloureuses. Surtout, bien sûr, pour les propriétaires de ce qui a brûlé.

Le choc a néanmoins secoué bien au-delà du périmètre de ces boutiques – grottes aux trésors multiples. Assez pour se dire (me dire) qu'on ne fait (que je ne fais) jamais assez en faveur du livre et de la lecture.

Voici donc une initiative personnelle, rêvée depuis longtemps et qu'il était temps de concrétiser.

Consacrer une revue numérique mais au format de poche à tous les sujets en rapport avec le livre (en français) qui touchent Madagascar. Ce sera donc *Madagascar en livres*, dont ceci est le numéro 0, préfiguration de ce que seront les parutions trimestrielles à partir de janvier 2023. Articles déjà parus aujourd'hui, inédits dès la prochaine fois.

On n'y pratiquera pas le PPP (partenariat public-privé) mais, bien plus fort, le PPPPP : la coexistence de cinq parties, Parutions, Profession, Patrimoine, Pages d'écriture et publicité (parce que les collaborations seront rémunérées).

Pierre Maury

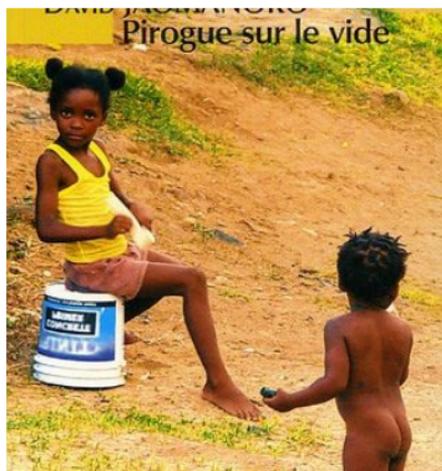
Parutions

David Jaomanoro publie un recueil de nouvelles...

David Jaomanoro, « *Pirogue sur le vide et autres nouvelles* ». Postface de Dominique Ranaivoson. Editions de l'Aube, coll. Regards croisés, 221 pages.

On attendait cela depuis longtemps. Depuis 1993, pour être exact, l'année où une nouvelle de David Jaomanoro, « *Funérailles d'un cochon* »,

avait remporté le prix RFI. Elle avait été publiée l'année suivante, avec d'autres nouvelles lauréates, dans un recueil collectif. Republiée dans le gros volume Omnibus consacré à l'océan Indien.



Entre-temps, David Jaomanoro avait reçu la médaille d'or des Jeux de la Francophonie à Tana, en 1997. On avait pu lire quelques textes de lui ici ou là, dans « *Revue noire* », notamment. Ou, plus récemment, dans l'ouvrage composé par Dominique Ranaivoson,

« *Chroniques de Madagascar* ». Sa collaboration avec Rajery, quand il avait écrit le texte de la chanson « *Viavy* » sur l'album « *Volontany* », avait été remarquée. Mais, en fait, il semblait avoir plus de chance avec le théâtre. Sa pièce « *La retraite* » avait été publiée, « *Tanguena* » avait été adapté à la scène au Centre culturel Albert Camus.

C'est donc un grand bonheur de voir paraître enfin un recueil de nouvelles, « *Pirogue sur le vide* », chez un éditeur – les Editions de l'Aube – qui a dans son catalogue un prix Nobel de littérature, l'écrivain d'origine chinoise Gao Xingjian et Vaclav Havel, qui fut dix ans président de la république tchèque. Entre autres.

« Notre » David Jaomanoro est donc en belle compagnie, et il le méritait bien. Son livre est en effet de très belle facture. On en connaissait certaines pages, mais de les trouver rassemblées avec celles qu'on ne connaissait pas encore leur donne une force supplémentaire : celle d'un écrivain à maturité, capable, à la manière d'un Raharimanana, de parler de tout sur le ton d'une poésie âpre, qui bouscule les esprits.

Installé à Mayotte depuis quelques années déjà, il puise à plusieurs sources, et ses textes sont au point de rencontre d'une triple culture : française, puisque c'est la langue qu'il utilise, malgache, bien sûr, mais aussi comorienne. La phrase fait le va-et-vient entre ces trois enracinements.

Prenons la nouvelle d'ouverture, « *Le rêve d'Assiata* ». Moins de dix pages (mais quelles pages !) pour dire une terrible nuit de noces, un combat entre celle qui est encore presque une enfant et son mari dont elle devient la quatrième femme. Le destin pèse sur Assiata, qui est la narratrice de sa propre histoire, et qu'elle clôt sur ces mots : « *Je suis finie.* »

David Jaomanoro n'est pas un auteur confortable. Il fouille des blessures anciennes, ravive les douleurs. Il s'en prend aux traditions et aux rapports de force qu'on ne voit plus à force de les vivre au quotidien. La lumière qu'il jette sur le monde est crue, brutale.

Ce n'est pas pour autant un monde sans espoir. La dernière nouvelle, « *Ndzaka Lapiné* » (qu'il faut comprendre « l'apnée », parce que Ndzaka est une spécialiste du plongeon), est l'histoire d'une autre fillette, étalée celle-ci sur plusieurs années. Elle paraît être une proie facile pour les jeunes caïds du coin – nous sommes à Mayotte, mais cela pourrait être n'importe où ailleurs. Mais elle a de la ressource, et elle fait mieux que se défendre. Elle se bat, elle tue...

Non, décidément, lire David Jaomanoro n'est pas ce qu'on appelle une partie de plaisir. Il vous jette souvent la violence à la figure, et il est peu de moments paisibles. Il remplit parfaitement, en cela, son rôle d'écrivain : être un éveillé plutôt qu'un endormeur.

On n'est donc pas surpris qu'il ait été choisi,

avec 39 autres écrivains francophones, comme invité du Salon du Livre de Paris, qui s'ouvre dans quelques jours. Avec le Grec Dimitri Analis, le Béninois Florent Couao-Zotti, les Congolais Emmanuel Dongala et Alain Mabanckou, la Sénégalaise Ken Bugul, la Hongroise Agota Kristof, la Belge Caroline Lamarche, l'Algérien Boualem Sansal, et tous les autres. Là aussi, David Jaomanoro sera en belle compagnie.

(2006)

Quatre questions à David Jaomanoro

Comment vous sentez-vous entre les trois cultures qui habitent « Pirogue sur le vide », celle de la langue française, celle de vos origines malgaches et celle de votre résidence comorienne ? Est-ce harmonieux ou écartelé ?

Je maîtrise les trois langues, dont une d'adoption, le français, et deux héritées, le malgache de Madagascar et la variante mahoraise, le shibushi. Une quatrième langue vient enrichir les trois premières, le shimaore que je ne maîtrise pas totalement. Elles s'interpénètrent, s'enrichissent mutuellement. Il n'y a pas de conflit, ne serait-ce que d'ordre diglossique.

Les personnages féminins sont saisissants. Y êtes-vous particulièrement attaché ?

Oui. La figure féminine me fascine. Pleine de force et de faiblesse. Avérée et mystérieuse.

Ne craignez-vous pas des réactions irritées,

comme cela pu arriver à Raharimanana, devant la noirceur de ce que vous décrivez ? Avez-vous envie de vous en justifier, ou pouvez-vous plus simplement l'expliquer ?

Irrité ! je le suis plus que certains. Je n'ai pas envie de me justifier. J'écris les choses qui me font mal, et peut-être pas qu'à moi. Je suis prêt à assumer, je ne peux qu'assumer ce que j'ai écrit. Faute de pouvoir me substituer au politique, là n'est pas mon propos, je donne à voir des situations qui méritent réflexion.

Les lecteurs qui connaissaient vos textes attendaient depuis longtemps, de votre part, un ouvrage comme celui-ci. Pourquoi ont-ils dû patienter si longtemps ?

J'essaierai d'être moins rare dorénavant. Promis.

Un sac d'os, un sac de nœuds

Jean Ely Chab. *Un tombeau sur l'île rouge*. Le Masque, 288 p., 8 €, ebook, 5,99 €.

Après *La vallée du saphir*, paru il y a bientôt deux ans, Jean Ely Chab offre avec *Un tombeau sur l'île rouge* une nouvelle enquête à Monza, son inspecteur de police malgache. Il a quitté Ranohira pour revenir à sa ville d'origine, Antananarivo. Mais il boit toujours son café chez Mamabé, la gargotière qu'il avait rencontrée là-bas. Elle l'avait aidé la première fois, peut-être est-elle destinée à soutenir encore dans l'ombre l'enquête de son flic préféré en le guidant par la pertinence de ses questions. Cette femme généreuse et gourmande est d'une finesse d'esprit peu en rapport avec son physique volumineux...

La capitale souffre : la crise post-électorale s'est installée entre Marc Ravalomanana et Didier Ratsiraka, suite au premier tour de la présidentielle qui s'est



déroulé l'année précédente – et non en décembre 2002, comme l'indique un roman péchant parfois par approximations ou anachronismes. La monnaie, à cette époque, n'était pas l'ariary et, si cela avait été, il n'en aurait pas fallu 4.000 pour un euro. L'Institut français était encore le Centre culturel Albert Camus. Et les objets artisanaux vendus à Analakely peuvent-ils être jugés « exotiques » par un Malgache ?

Parmi les maux de cette période, la pénurie de carburant n'est pas le moindre. La mission de Monza se complique : il est chargé de rapporter à Ambatomena, un village imaginaire situé à une vingtaine de kilomètres, un sac d'os de toute évidence volés dans une sépulture profanée. Mais il n'est pas censé enquêter ni faire de vagues. Toutes les équipes de la police sont mobilisées pour assurer la sécurité civile, le village est hors juridiction, Monza restitue les restes de la dépouille et rentre au bureau, point final. On sait déjà, si on a lu sa première aventure, que ce n'est pas son genre.

Ambatomena, suite aux constatations faites dans le tombeau vide alors qu'un famadihana devait se dérouler, est en ébullition. Une femme qui passe pour une sorcière est une coupable toute trouvée, la chasse a été lancée et, quand Monza arrive au but de son voyage, il trouve une prisonnière enfermée dans... un tombeau. Avec le sens de la légalité qui le caractérise, il ne peut laisser courir ce qui ressemble fort à une justice

expéditive dont les conséquences semblent déjà écrites.

Pour sauver l'accusée, il faut bien trouver le véritable auteur du vol. Comment voudriez-vous qu'il n'enquête pas, malgré l'interdiction qui lui en a été faite ? Le sac d'os se transforme en sac de nœuds, une jeune femme trop jolie passe par là, auréolée de bien des dangers potentiels et Monza, bouffé en outre par les puces, perdrait pied si Mamabé ne le réorientait de temps à autre. Aidée dans cette tâche par un chauffeur de taxi manchot qui se révèle avoir été journaliste et en avoir gardé le goût de l'investigation...

(2018)

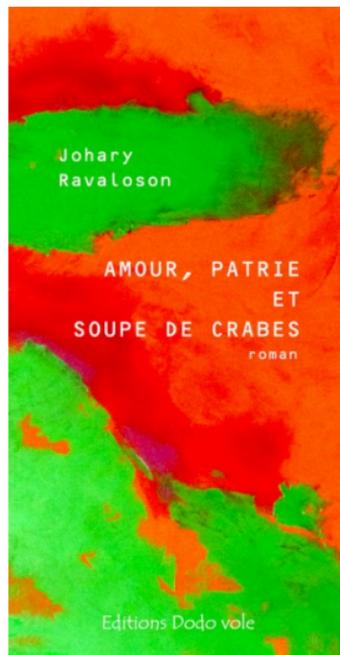
Au centre, la Place du 13-Mai

Johary Ravaloson. *Amour, patrie et soupe de crabes* (Dodo vole, 2019, 320 p., 15 €).

Un lieu emblématique dans la capitale : la Place du 13-Mai, sur laquelle le peuple « *scelle l'union contre le pouvoir* ». Le nouveau roman de Johary Ravaloson, *Amour, patrie et soupe de crabes*, se plante là, en revisitant quelques crises politiques dans lesquelles on ne cherchera pas à distinguer les époques : elles se superposent, se mêlent, comme si un unique maelström, renaissant de loin en loin après des périodes de calme, surgissait en cet endroit, emportant les

foules de la même manière. Si quelques épisodes peuvent sans erreur être datés avec précision, ils bousculent souvent la chronologie. Si bien que, de 1972 à 2018, en passant par 1991, 2002 ou 2009, des scènes presque identiques se situent à peu près à n'importe quel moment.

C'est que *Amour, patrie et soupe de crabes* n'est pas un ouvrage historique, ni un essai politique, et encore moins une tentative



d'éclaircissement sociologique. Il s'agit bien d'un roman qui, certes, emprunte à toutes les sciences humaines que l'on vient d'énumérer mais, surtout, impose des personnages vivants dans un contexte plutôt contemporain. La preuve par le décor, en particulier les omniprésents jets d'eau devant l'Hôtel de Ville (et la clôture qui en interdit le libre accès).

Les personnages, donc, et surtout trois d'entre eux, présentés dans les premières pages. Nivo Espérance, qui en vrai s'appelle Raharinivo Ramanantenasoa, « *solaire* ». Elle « *veut bouleverser les choses et les hommes.* » Justin Rabédas appartient au camp du pouvoir, mais le pouvoir change et ses hommes en même temps. Pour l'instant, il est directeur de communication de l'Hôtel de Ville et porte-parole du maire PDS. Nivo l'émeut, pour ne pas dire davantage. Enfin, mais la galerie de portraits ne s'arrête pas là, concentrons-nous sur les principaux protagonistes, Liva Andriamahery est chef du service de sécurité de l'Hôtel de Ville.

Géographiquement proches, ils ont des existences séparées qui se recoupent parfois, du côté de cette place que Justin voudrait rebaptiser du beau nom d'Amour, quoique le mot soit souvent dévoyé.

Et il ne manque pas de dévoilements dans un roman où chacun pense à ses intérêts, sans trop dévoiler, sous peine de sanctions, la manière d'y veiller. La valeur d'une voiture fait celle d'un

individu, la compétition règne, les principes ne valent que le temps de faire mine de les appliquer. Embrouilles et magouilles sont au menu. Copieux, le menu, qui fait défiler devant nous scènes publiques et intimes, contradictions et ambitions, vengeances (pour le plat froid) et fidélités à géométrie variable.

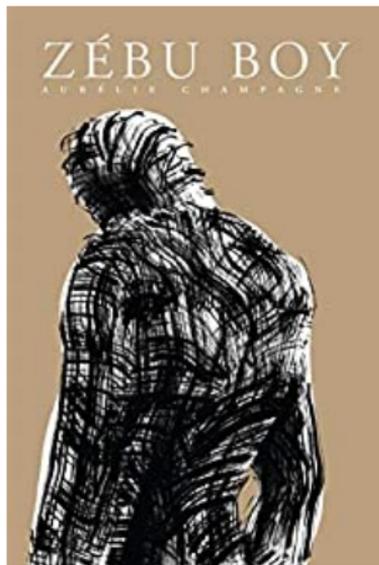
« *Au début, j'écrivais mes petites histoires. Je voulais raconter ma ville. On vit tous dans la même ville mais chacun raconte sa ville à sa façon.* » Cette façon-ci est aussi plaisante qu'instructive.

(2019)

Une révolution manquée à Madagascar

Aurélie Champagne, *Zébu Boy*.
Monsieur Toussaint Louverture,
256 p., 19,90 €

Aurélie Champagne publie un premier roman dont la gestation fut longue. *Zébu Boy* est le résultat d'un questionnement qui rejoint son histoire familiale autant que des événements dont Madagascar garde la mémoire vive.



Après avoir tracé une longue diagonale du sud-ouest au nord-est de Madagascar, je m'étais posé quelques jours, au début du mois d'août, dans une ville côtière plus célèbre pour la vanille qui s'y produit que pour sa participation aux événements de 1947. La vision quotidienne, près du port, d'une stèle en hommage aux martyrs de cette révolte,

me renvoyait sans cesse au premier roman d'Aurélie Champagne, *Zébu Boy*, ancré dans un moment d'Histoire dont les protagonistes n'ont pas gardé le même souvenir.

A Madagascar, le 29 mars, date en 1947 des

premiers affrontements contre les colons et, dans la foulée, du début d'une sévère répression, est aujourd'hui encore un jour férié pendant lequel la vente d'alcool, comme lors des élections, est interdite et l'occasion de cérémonies commémoratives dont le centre est plus souvent à Moramanga, dans l'est, qu'à Antananarivo, la capitale où l'on ne manque cependant jamais de se souvenir.

En France, rien ne signale dans le calendrier ce qui semble avoir été un lointain soubresaut de l'épopée coloniale au moment où le prestige de celle-ci vacillait. Jacques Chirac, lors d'une visite officielle à Madagascar en 2005, avait néanmoins évoqué cette page sombre dans les relations entre les deux pays et dénoncé, sans s'attarder sur les détails, « *caractère inacceptable des répressions engendrées par les dérives du système colonial* ». L'acte de contrition avait été fait, cependant, en d'étranges circonstances. Le lieu, d'abord, s'y prêtait mal, d'une part parce que Mahajanga, sur la côte ouest, se situe bien loin des régions où les combats avaient eu lieu, d'autre part parce que cette même ville avait été, en 1895, le théâtre du débarquement des troupes françaises qui entamaient la « conquête » de l'île. Ensuite, le président malgache Marc Ravalomanana avait évacué la question en rappelant qu'il n'était pas né en 1947...

Des historiens malgaches et français ont néanmoins, et très rapidement après les événements, abordé le sujet – qui reste d'ailleurs

polémique. Si des écrivains malgaches, au premier rang desquels Raharimanana, en faisaient un des moments fondateurs de leur imaginaire, la littérature française y a peu puisé. En 1995, Patrick Cauvin avait publié *Villa Vanille*, un roman pétri de bonnes intentions mais qui passait à côté du sujet. Plus récemment, en 2012, Pierre d'Ovidio avait envoyé, pour la deuxième enquête d'une série de « grand détective », l'inspecteur Maurice Clavault à Madagascar au moment où éclataient les troubles de 1947. Ce n'était guère plus convaincant.

Aurélie Champagne, dans son premier roman, choisit un Malgache comme personnage central. Ambila a été rapatrié après avoir combattu dans la Meuse et avoir été capturé par les Allemands. Depuis six mois qu'il est rentré, il ne supporte plus d'être redevenu « le pauvre indigène qu'il était avant guerre ». Il n'est même plus vraiment le Zébu Boy dont la réputation s'était construite sur son habileté à renverser les bœufs lors des *savika*, les combats traditionnels. Il est prêt à sauter sur la première occasion d'occuper la place qu'il mérite dans la société. Et, précisément, sa route l'entraîne vers Moramanga au moment où éclate la rébellion.

La biographie fournie par votre éditeur signale un séjour de six mois à Madagascar en 1998. Était-ce la toute première fois ? Et y partiez-vous dans un but précis ?

À 20 ans, après deux intenses années de classe

préparatoire, j'ai eu envie de prendre le large et de sortir de mes livres. J'ai économisé et me suis offert un aller-retour à Madagascar. A l'époque, il n'y avait pour moi aucune autre terre à fouler. Je porte un double nom : Champagne-Razafindrakoto et je n'avais jusque-là aucune image, ni aucun vécu à mettre derrière ce nom malgache, hormis de vagues histoires d'orphelinat, de Reine et de privation. La mythologie familiale, chez moi, racontait en outre que ce nom de « Razafindrakoto » signifiait « Fils de Prince » et laissait entendre que nous avions peut-être des ascendants royaux. Autant dire que la première personne à Madagascar à qui j'ai raconté cette histoire a éclaté de rire. D'une certaine manière, ma quête des origines s'est arrêtée net ce jour-là, en apprenant que le nom que je portais équivalait plutôt à « Dupont » ou « Durand ». Ca a laissé de la place pour le reste, et alors c'est le pays, dans toute sa splendeur qui m'a saisie.

À quel moment avez-vous commencé à vous intéresser à l'insurrection de 1947 ? L'idée d'un roman dans ce contexte a-t-elle germé rapidement ? Ces événements avaient-ils une raison particulière de vous toucher ?

Je gardais un souvenir refroidi de l'insurrection de 1947. A peine une ligne dans un manuel d'histoire de classe de terminale. Or, à Madagascar, j'ai eu la chance de faire un petit bout de chemin avec un universitaire qui m'a raconté les Tabataba. Nous étions en 1998, au

lendemain du cinquantenaire. J'ai découvert à quel point cette mémoire était vivante. A quel point elle battait encore au sein de certaines familles.

Le livre repose sur des documents écrits, et vous fournissez d'ailleurs un embryon de bibliographie. Avez-vous utilisé aussi des témoignages oraux ?

Zébu Boy s'appuie sur un travail de documentation mais il est avant tout un roman avec un héros fictionnel. Ce n'est pas un livre d'histoire. Seulement, pour raconter la destinée romanesque d'un ancien des combats de France, rentré au pays et presque aussitôt happé par les événements, j'avais besoin de documenter le contexte historique. J'ai donc lu au fil des années toutes sortes de documents, sans vraiment me préoccuper de méthodologie. Je lisais tout ce que je trouvais : thèse, actes de colloques, témoignages, notes issues des Archives nationales d'Outre-mer à Aix, et autres sources primaires, documentaires, fictions, journaux de missionnaires ou de colons issus de l'administration... Le plus souvent, une lecture soulevait plusieurs questions, pour lesquelles j'allais chercher des réponses dans d'autres lectures. D'autres avant moi ont eu à cœur de collecter des témoignages oraux et l'ont fait merveilleusement : de l'auteur Jean-Luc Raharimanana à la documentariste Marie-Clémence Paes avec son récent *Fahavalo*, en passant évidemment par les historiens

Faranirina Rajaonah ou Jean Fremigacci, pour ne citer qu'eux. Ces deux derniers m'ont d'ailleurs fait l'amitié de relire le roman, et de formuler des observations qui, recoupées avec celles de Françoise Raison, Martin Mourre et Jean-Noël Gueunier, ont été très précieuses pour le texte.

Si l'on comprend bien, Zébu Boy est la troisième version de ce livre. N'avez-vous pas eu envie de passer à autre chose ou bien le thème vous habitait-il au point qu'il était nécessaire de mener ce projet à son terme, c'est-à-dire jusqu'à la publication ?

Disons qu'il m'a fallu écrire plusieurs histoires pour trouver celle que j'avais réellement envie de raconter. L'intrigue s'est d'abord formulée le temps d'une nouvelle, inspirée d'une anecdote trouvée dans la thèse de Jacques Tronchon. Puis la narration s'est déployée sur quatre générations, de l'immédiat après-guerre au tournant des années 2000. Avant de se recentrer à nouveau sur 1947. Au fil des allers et retours, je me suis découragée plusieurs fois et j'ai eu effectivement envie de passer à autre chose. C'est même ce que j'ai fait : mon activité de scénariste notamment m'a donné à plusieurs reprises l'occasion d'aller me dégourdir les méninges dans d'autres univers. Mais je suis toujours revenue à 1947.

Votre personnage principal s'appelle Razafindrakoto. On suppose que ce n'est pas par

hasard...

Effectivement. Razafindrakoto est en effet un clin d'œil à ma grand-mère malgache. Mais il suffit de consulter des archives du ministère de l'armée et sa base « mémoire des hommes » par exemple, pour croiser des dizaines de Razafindrakoto morts au combat ou des suites de maladie, pendant la seconde guerre mondiale.

Au fond, il n'est pas très sympathique. Pilleur de cadavres, avec toujours en tête un mauvais coup à jouer à son compagnon d'aventures, c'est un opportuniste embarqué dans l'action un peu par hasard. Ou bien on se trompe ?

Zébu Boy est un combattant hors pair, que la vie a exposé à toutes sortes d'épreuves. Il les a toutes surmontées. Quand l'histoire commence, le héros continue à faire ce qu'il sait faire : survivre. Il épouse effectivement l'insurrection par opportunisme, plus que par idéologie et, chemin faisant, découvre ou croit découvrir sa véritable vocation.

Une anecdote en dit long sur les raisons (multiples) que peuvent avoir les Malgaches, en rentrant de la Seconde Guerre mondiale, d'en vouloir à leurs colonisateurs : ceux-ci reprennent leurs chaussures au retour. Elle est authentique ?

L'anecdote est authentique, oui. En juillet 1946, l'armée française a démobilisé 6000 Malgaches et Réunionnais. La guerre était finie

depuis plus d'un an. Ces soldats comptaient parmi les derniers à rentrer. Beaucoup étaient restés dans des camps de transition, où les conditions de vie étaient déplorables, attendant pendant des mois un bateau pour les transporter. Quand ils sont enfin arrivés à Toamasina en août 1946, l'intendance militaire leur a retiré leurs chaussures pour reconstituer les réserves. Ce geste a été vécu comme une véritable humiliation.

Aviez-vous une intention particulière en parlant de cette époque, et de cette manière ?

Je crois qu'on parle souvent des révolutions avec un grand R : elles deviennent presque des abstractions, des concepts. Ce qui m'a d'abord fasciné a été la mécanique historique des événements de 1947. Mais au fil des années, le vécu des anciens combattants de métropole s'est éclairé. De même, la découverte de leur parcours au sein des frontstalags et leur retour dans l'île a contribué à ramener l'insurrection au sol. J'ai eu envie d'essayer de raconter les événements à hauteur d'homme, dans leur incarnation la plus prosaïque.

(2019)

Michèle Rakotoson : trente ans après, toujours l'écriture

De passage à Madagascar, Michèle Rakotoson regarde dans le rétroviseur, avec une lucidité exemplaire, trente années de travail littéraire. La maturité d'un écrivain, c'est peut-être reconnaître que tout, dans sa production, n'a pas toujours répondu à la même exigence. Etre capable de rendre hommage à ses maîtres. Expliquer comment et pourquoi certains changements de cap ont été négociés. Bref, tirer un bilan – pour mieux préparer l'avenir.



Michèle Rakotoson, on vous sent aujourd'hui dans une envie de bilan. Est-ce bien le cas ?

C'est vrai, j'éprouve cette envie de bilan. Parce que j'ai écrit mon premier texte il y a trente ans,

grâce à madame de Rohegonde, qui est restée mon amie jusqu'à présent.

La jeune femme que j'étais alors, rebelle, avait écrit un texte très douloureux qui s'appelait « *Sambany* ». Elle l'avait lu, elle l'avait aimé et elle m'avait conseillé de l'envoyer au concours théâtral interafricain de RFI. Je l'ai envoyé sans y croire et tout s'est enchaîné très vite. La pièce a été retenue, Françoise Ligier est venue et... je me suis prise pour une star !

Longtemps ?

On m'a fait comprendre très vite que je n'étais pas une star, heureusement. Quand je roulais des mécaniques, madame de Rohegonde me disait : Ecoutez, Michèle... Elle a été derrière le premier roman, « *Dadabe* ». Car, après les coups que j'ai reçus et qui étaient normaux, j'étais un peu malheureuse. Je commençais à jouer le rôle de l'écrivain déçu. Elle m'a alors conseillé de passer à autre chose. J'avais un journal, qu'elle a lu et dont elle m'a conseillé de faire un roman. C'est devenu « *Dadabe* ».

Ce dont je suis vraiment contente, c'est que « *Sambany* » a été beaucoup jouée, et jusqu'en Turquie cette année, trente ans après avoir été écrite. Une troupe de la diaspora va la jouer à Tours. Elle a été jouée en Afrique. C'est extraordinaire, parce que cette pièce a vécu sans moi.

Ensuite, pour des raisons politiques, parce qu'à trente ans on dit toujours très haut ce que

les autres disent tout bas, on m'a recommandé très finement de partir, ce que j'ai fait.

Cela se passait en 1983...

Oui. Et là, ça a été un autre coup très dur. Les années d'exil ont été difficiles. Il y a un silence d'une dizaine d'années, malgré la publication de « *Dadabe* » en France. J'avais dans mes bagages un début de roman qui s'appelait « *Le bain des reliques* », que j'ai poursuivi à Paris mais dans lequel il y a, je pense, les faiblesses de l'exil.

Votre état d'esprit avait changé ?

Oui, les premières années ont été difficiles. On arrive là-bas, on ne connaît personne, on n'a pas de réseau... Quand je suis partie, j'étais, entre guillemets, une petite personnalité locale. J'arrive là-bas, personne ne m'attendait. Je suis tombée de haut. Mais j'ai eu une chance, ça a été mon compagnon, Michel. Il a cru en moi, en l'écriture. Il a été le premier à savoir, avec madame de Rochebonne, qu'il fallait que j'écrive. Et, pendant un certain nombre d'années, il a gagné notre vie. Je faisais des petits boulots à droite et à gauche, j'étais journaliste, mais je ne gagnais pas ma vie. Et lui était là, il a élevé les garçons, il faisait tourner la marmite. Surtout, il me poussait : Ecris, écris, écris... Il m'a évité de devenir aigrie, comme cela arrive souvent en exil.

Car, il faut le reconnaître, il y a des milliers d'écrivains. Et, même quand vous êtes publiée, qui suis-je par rapport aux autres écrivains ? Un

parmi d'autres... Une fois que vous acceptez cela, vous êtes obligée d'aller à l'essentiel. L'exil oblige à être face à face avec vous-même. Soit vous êtes un écrivain, et vous allez au bout de votre truc, même s'il n'y a pas de reconnaissance, soit vous devenez un faiseur, qui fabrique des livres...

Qu'est-ce qui est le plus important pour vous : le besoin d'écrire ou celui de dire des choses à travers l'écriture ?

Maintenant, j'en suis aux deux. Il y a des choses que je veux dire. Et après vient l'écriture : comment je vais les dire. Soyons clairs : je tourne toujours autour des mêmes sujets. C'est Madagascar, la mort et la mémoire. C'est mon sillon.

On a coutume de dire que les véritables écrivains écrivent toujours, d'une certaine manière, le même livre...

Merci de me dire que je suis un vrai écrivain ! (*Rires*) Mais je pense honnêtement que je suis vraiment entrée en écriture depuis une dizaine d'années. Et, maintenant, j'accepte le terme d'écrivain, avec tout ce que ça comporte.

Pendant vingt ans, c'était une espèce d'apprentissage, de mise en route ?

Absolument. Pendant vingt ans, je le dis tranquillement, j'ai joué à être écrivain. Maintenant, je le suis, j'accepte le dépouillement de l'écriture, j'accepte la musique qui est en moi. C'est un choix.

Qu'est-ce qui a changé entre les vingt premières années et les dix dernières ?

Les dix dernières années, c'était « *Lalana* ». Et ce qui a changé, c'est la simplicité. J'ai rencontré des grands personnages, parmi lesquels deux m'ont marquée. C'est Jorge Semprun et Le Clézio.

J'ai rencontré Jorge Semprun quand j'ai monté le concours littéraire de RFI, « Témoins du monde ». Il fallait trouver une personnalité, j'ai pris mon téléphone et je l'ai appelé. J'ai vu arriver un monsieur avec un pantalon en tire-bouchon, une chemise complètement délavée, qui se foutait de tout. C'était Jorge Semprun. Il y a eu un déclic chez moi : il ne se la jouait pas écrivain et pourtant, Dieu sait que c'est un grand.

Plus tard, pour un autre prix littéraire, j'ai rencontré Le Clézio. Je lui ai dit : Vous m'avez marquée. Et il m'a répondu : Ah ! bon ? Merci. C'était tout. Il y a chez Le Clézio cette espèce de silence, de timidité...

Il y a ainsi des personnages marquants de grands écrivains et j'ai eu la chance d'en rencontrer de très grands. L'autre père fondateur, pour moi, c'est Jacques Rabemananjara. On parle toujours du ministre mais c'est quelqu'un qui a vécu pratiquement toute sa vie dans des exils, dans des bagnes et des prisons, et qui a écrit des œuvres magistrales. Et ce monsieur me recevait chez... lui (j'ai failli dire

chez moi, joli lapsus), il me disait : Ma fille. Il est vrai que quand on a vécu sa vie et qu'en soi il y a cette colère, ces fantômes... Et quand les fantômes ont cette épaisseur-là, comment voulez-vous être faiseur ? On ne peut pas !

Il y a eu aussi une expérience professionnelle terrible quand j'ai été reporter. J'ai vu des guerres civiles. J'ai fait un reportage au Liberia dont je suis sortie silencieuse. J'ai vu l'Algérie dans une période difficile, avec à la fois la mémoire de la guerre d'Algérie et les gens qui se taisent dans les cars parce qu'ils ont peur de voir débarquer les barbus. Cette expérience-là, avec la Côte d'Ivoire – Jean Hélène était un copain – où je suis allée comme écrivain et pas comme journaliste, parce qu'on ne pouvait pas y entrer, tout ça fait le lit de « *Lalana* ».

Vous voulez dire que, sans parler dans le roman de ce que vous venez d'évoquer, il en est porteur souterrainement ?

Oui, parce que ça marque en profondeur. On devient une espèce de bête blessée qui, au premier signe que quelque chose ne va pas, le sent. Je crois qu'on développe un instinct qui correspond au désir de sauver ça peau. Ces trente dernières années, j'ai plusieurs fois sauvé ma peau, et ça marque dans l'écriture. En même temps, ça m'a donné quelque chose qui s'appelle de la compassion et une immense tendresse. C'est devenu le ferment de la musique qui sous-tend l'écriture.

Ce bilan de trente ans, c'est toute une vie. C'est aussi une vie de femme, parce que j'ai trois enfants qui ont eux-mêmes des enfants. Tout un terreau qui me fait dire que j'en arrive maintenant à de la sérénité ou à de la lassitude, je ne sais pas quel est le terme exact. Je pense que les mots vont s'apaiser ou devenir plus profonds. Que, pour pouvoir aller plus loin, il faudra le secours des écrits des autres, il faudra un environnement affectif plus fort...

Pourquoi certains musiciens – j'adore les musiciens – dérapent-ils en entrant dans les paradis artificiels ? Parce que, s'il n'y a pas une structure solide à côté de soi, quand on va de plus en plus loin dans la folie créatrice, on dérape. Il faut quelqu'un. Je pense à van Gogh et à la femme qui l'a accompagné...

Pour en revenir à Madagascar, je sais qu'il y a une politique du livre qui se met en place et bravo. Maintenant, il faudra la mettre en œuvre et réfléchir à la structure nécessaire pour aider les artistes. Parce que les artistes ne sont pas seulement des fêlés, ils sont aussi des ambassadeurs du pays.

C'est-à-dire qu'en parlant de vos livres à l'étranger, y compris en France, vous parlez évidemment de Madagascar ?

Non seulement je parle de Madagascar mais je représente Madagascar. L'artiste représente la dignité de son pays. On parle de Madagascar en termes de pauvreté. Bien, d'accord. On parle de

Madagascar en termes négatifs. Encore d'accord. Mais on parle aussi de Madagascar en parlant de la qualité de l'artisanat. De la grande musique malgache, parce qu'il y a une très grande musique malgache. Et pourquoi ne pas parler de Madagascar en termes d'écriture ? Il y a des écrivains malgaches.

On parle souvent de l'engagement de l'écrivain. Quand on vient d'ici, l'engagement consiste à être le plus honnête possible, quitte à se faire des ennemis. Il n'y a pas de leçons à donner mais il faut raconter, être un témoin pour donner le mieux de son pays.

Il s'agit de faire passer tout ce qu'est Madagascar, y compris ses contradictions, ses multiples facettes ?

Oui, il faut faire passer toutes les facettes du pays, et aussi faire passer l'amour que l'on a du pays. Je ne sais pas trop comment le dire, ça a l'air un peu prétentieux, mais je crois que j'ai la chance d'être de ce pays, de ce peuple. C'est un très grand peuple pour lequel j'ai un très grand respect. Je suis extrêmement admirative. Plus je vieillis, plus je retrouve ce qu'ils disent et leur courage. Je me dis souvent : Comment font-ils pour tenir ? Et ils tiennent. Madagascar est un miracle quotidien. Comment ne pas être humble devant ce peuple ?

Si j'ai quelque chose à dire au bout de ces trente ans de bilan provisoire, c'est merci aux Malgaches, d'avoir eu cette philosophie dont j'ai

beaucoup profité, même en exil. J'avais souvent ces mots : *Manaja tena*. Respecte-toi. Je remercie mes grands-parents, mes parents, le peuple malgache, de refuser la corruption dans ces termes-là, de refuser le star system, de refuser la concussion, de ne jamais se commettre. *Manaja tena...*

Du pain sur la planche pour la suite

Une nouvelle pièce de Michèle Rakotoson, « *La friponne* », se monte actuellement à Biarritz. Un de ses séjours à Madagascar a suscité un livre. Deux autres vont être réédités. Elle pense à la suite. Après le bilan, les perspectives...

D'où vient l'idée de votre nouvelle pièce, « *La Friponne* » ?

Après avoir terminé « *Lalana* », j'ai reçu un message de Gaël Rabas, le directeur et metteur en scène du Théâtre du Versant, qui m'a demandé une pièce pour « Les Fripons de l'océan Indien ». Je lui ai envoyé le roman pour lui montrer ce que j'écrivais. Et, comme il a beaucoup aimé, je lui ai proposé d'en faire une pièce de théâtre. Mais pour enfants.

A priori, « *Lalana* » n'est pas un texte pour enfants.

En effet, « *Lalana* » est le livre le plus douloureux que j'ai écrit. C'est un livre sur la mort, sur le sida, sur la mémoire et le quotidien les plus douloureux de Madagascar. La question était : comment raconter cela à un enfant ? J'ai

beaucoup pensé à mes petits-enfants en l'écrivant.

Vous croyez donc qu'il ne faut pas craindre d'aborder des sujets graves devant les enfants ?

Oui, les enfants ont droit aux sujets graves. Il faut trouver les mots, la manière de les leur dire. Mais il ne faut rien leur cacher. Il faut leur dire pourquoi tonton n'est plus là. Il faut leur dire pourquoi grand-mère doit partir. Dans « *Lalana* », j'ai pris les deux garçons qui sont des grands copains, et la fille. Ces personnages sont entre l'enfance et l'âge adulte. Et ils décident d'aller à la mer parce que l'un d'entre eux est très malade. C'est une histoire qu'on peut raconter à un enfant. Et cela va être un voyage magique vers la mer, qui sera la mort. Mais on sait qu'il va vers autre chose et que la mort est peut-être une autre manière d'être...

Je me suis régalée en faisant de « *Lalana* » un conte pour enfants.

Il y a l'œuvre qu'on connaît, jouée et publiée. Il y a aussi les prolongements de celle-ci et d'autres livres à venir, peut-être ?

En lecture, actuellement, il y a un récit qui s'appelle « *Mois de juillet au pays* ». Cela raconte très simplement mon dernier séjour à Madagascar, ce que j'ai vu, mes sensations. C'est une espèce de livre de voyage. Pour ce livre, je vais essayer de trouver un système de coédition, pour qu'il puisse exister ici.

Par ailleurs, « *Dadabe* » devrait paraître en poche, ainsi que « *Lalana* ». Et je vais suivre tout cela pour que les livres puissent être vendus ici à prix modique. Je ne sais pas encore comment je vais faire mais je travaille beaucoup avec les éditeurs indépendants. Si je n'y arrive pas, ils sortiront en feuilleton dans les journaux pour que les gens puissent les couper et les coller dans leurs cahiers.

Et puis, je suis en train d'entrer dans ce qui sera, je pense, un grand livre, qui est la mémoire de mon grand-père...

Sous une forme romanesque ?

Je ne sais pas encore. En fait, je suis tombée sur les carnets qu'il a tenus pendant toute sa vie et le premier carnet date de 1896. Cette mémoire-là est dure. Il est sorti de l'Ecole de Médecine en 1914, on l'a envoyé dans les coins les plus reculés, il est revenu et est allé à Ambatomanga. C'est le sujet du prochain livre, qui sera un travail sur tous ces gens qui ont construit Madagascar et dont on ne parle jamais. Les médecins, les infirmiers, les instituteurs... Je voudrais rendre un grand hommage aux instituteurs qui ont sortis des générations des classes les plus pauvres, qui en ont fait des fonctionnaires, des ingénieurs... Tous ces gens, qui sont encore là maintenant, qui sont de plus en plus pauvres et qui tiennent le pays à bout de bras avec le peu de moyens qu'on leur donne. Ce livre sera la mémoire de tout ça.

Avec une espèce de filiation dans le temps, ceux d'autrefois nourrissant encore la force de ceux d'aujourd'hui ?

Absolument. Et puis, ceux d'autrefois n'étant pas reconnus comme ceux d'aujourd'hui ne le sont pas davantage. C'est un travail dont je ne sais pas combien de temps il va durer. Peut-être qu'entre-temps j'écrirai des textes un peu plus simples. Mais je veux me donner le temps d'écrire ce livre qui me paraît fondamental.

A part cela, je vais prochainement à la Réunion pour être membre du jury de leur prix et je serai aussi membre du jury des Jeux de la Francophonie au Niger en décembre. J'aime bien appartenir à des jurys, parce que cela permet de faire ce que j'ai toujours aimé faire, c'est-à-dire découvrir des talents.

Et je crois savoir que « *La friponne* » partira à Avignon l'an prochain.

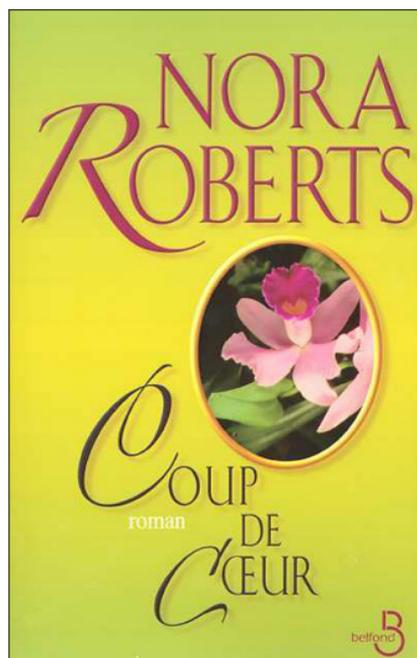
Et à Madagascar ?

Peut-être. En tout cas, si la pièce vient à Madagascar, je serai dans les bagages. J'aurai vraiment envie de voir comment les gamins vont réagir.

(2005)

Aventures et sentiments : Madagascar comme grand terrain de jeu

Nora Roberts, *Coup de cœur*.
Traduit de l'américain par Alexandre
Marlet, Ed. Belfond, 371 pages.



Les romanciers, pas plus que les cinéastes de fictions, ne sont tenus de respecter la réalité. On ne peut donc en vouloir à Nora Roberts d'avoir posé à Madagascar un roman au décor invraisemblable. On devrait même la remercier, car elle nous fait bien rire !

Nora Roberts est l'auteur (américaine) de romans qui font régulièrement le tour du monde. Parfois par leur sujet, le plus souvent grâce à leur succès. Un public fidèle, international et en grande majorité féminin, suit ses héros, et davantage encore ses héroïnes, dans les méandres de leur existence sentimentale. Et dans des péripéties qui, pour

Coup de cœur, un de ses derniers livres traduits (en novembre dernier, bien qu'il date de 1987 en américain), peuvent les conduire jusqu'à... Madagascar.

Doug est un voleur – physiquement craquant, et doté d'une morale personnelle assez rigide, du genre : moi d'abord. Chargé par un personnage peu recommandable de dérober des documents datant de la Révolution française, il finit par les garder pour lui. Et par courir sur la piste d'un trésor enterré quelque part à Madagascar. Manquant de moyens financiers pour le voyage et poursuivi par des tueurs, il s'embarque en compagnie de Whitney, une riche héritière qui finance l'aventure, pour le goût piquant de l'inattendu.

Passons sur les détails des multiples rebondissements. Ils tiennent notamment aux dangers courus par les deux personnages en raison de la convoitise du commanditaire initial, qui n'est pas du genre à lâcher sa proie. Mais aussi à l'évolution des rapports entre les membres de ce couple atypique, les ressorts de l'âme amoureuse étant le fonds de commerce de madame Roberts.

Venons-en plutôt à ce qui nous intéresse au premier chef, c'est-à-dire évidemment la partie malgache du roman, de la page 75, quand Whitney découvre Tananarive, à la page 359, quand elle monte dans la limousine que son père a louée pour quitter... Diégo. Le parcours du

retour n'étant pas précisé, le véhicule n'est peut-être là que pour aller à l'aéroport, après tout. Mais, entre-temps, la romancière nous a habitués à une telle fantaisie géographique que, plus probablement, elle imagine la jeune femme en route pour Tana dans une voiture confortable.

Car, pour aller de la capitale du pays à celle du Nord, Doug et Whitney ont emprunté un itinéraire que, pour être aimable, nous qualifierons de... capricieux. Au moins.

D'abord, le train pour Tamatave. Admettons. Obligés de sauter du train en raison des circonstances, ils marchent dans une vague direction nord-est pour se trouver, après bien des contretemps, quelque part sur la côte. De là, rien de plus facile : « *Il avait déjà dans l'idée qu'il serait plus pratique de voyager sur l'eau. Sur la carte qui se trouvait dans son guide, il avait vu que le canal des Pangalanes les mènerait jusqu'à Maroantsetra.* » Ah ! bon ?

Mais où donc l'auteur a-t-elle trouvé le guide qui lui a fourni ces renseignements ? Et qui devait compléter l'information par les détails des ressources hôtelières : dans le village où sont arrivés les deux voyageurs, l'hôtel propose l'eau chaude à volonté. On se demande vraiment qui ose, de temps à autre, émettre des doutes sur notre capacité d'accueil au tourisme haut de gamme !

Tout est sur le même registre. Dans un autre

village, quelques jours plus tôt, on leur avait servi du vin de palme, la boisson locale habituelle. D'ailleurs, les palmiers sont partout et fournisseurs de plaisirs variés : Doug y cueille même des noix de coco...

On a compris que Nora Roberts ne s'est guère souciée de vraisemblance. Une touche de couleur locale, un brin d'exotisme lui suffisent, que lui importe l'authenticité ? De toute manière, les Malgaches existent à peine, sinon eux aussi comme éléments du décor. Alors qu'ils viennent de passer quelque temps dans un village « *mérina* », les voyageurs aperçoivent un lémurien. Réaction de Whitney : « *Je commençais à croire qu'on ne verrait rien de plus que des collines, de l'herbe et des rochers.* » Et les habitants ? Quantité négligeable.

Il faut le reconnaître : c'est parfois énervant. Mais, dans l'ensemble, il y a plus matière à sourire qu'à gronder. C'est tellement ridicule !

(2006)

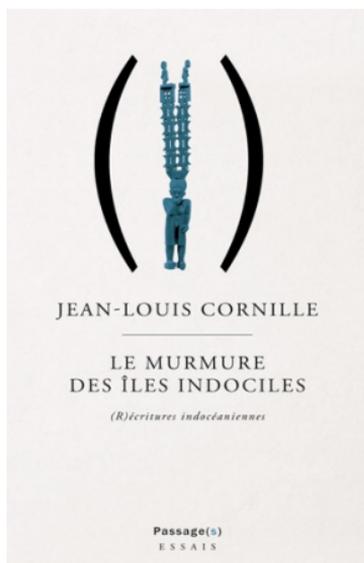
Trois auteurs, et les autres

Jean-Louis Cornille, *Le murmure des îles indociles*. Passage(s), 200 p., 15 €.

Jean-Louis Cornille embrasse large dans *Le murmure des îles indociles* : il n'y est pas seulement question de Madagascar mais de tout l'espace indocéanien et même davantage quand il s'appuie sur des comparaisons puisées dans les îles des Caraïbes, du côté de Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, Edouard Glissant, voire

jusqu'au Guyanais Léon-Gontran Damas et au continent africain. Il n'a pas tort : la littérature malgache de langue française est moins insulaire que le pays semble parfois l'être et s'inscrit, pour le moins, dans ce que, rappelle l'essayiste, Le Clézio nomme « *un archipel d'ex-îles* ». L'occasion de signaler que la plupart des auteurs dont il est

question vivent ou ont vécu à l'étranger. Parmi les Malgaches, seule Michèle Rakotoson vit actuellement dans son pays d'origine. Les autres – Raharimanana et Johary Ravaloson, que vous



lisez dans des pages voisines – sont installés en France.

Le lecteur simplement curieux de dégager les grandes lignes des sensibilités exprimées à travers les œuvres analysées sera peut-être désarçonné par une grille d'interprétation imprégnée de la pensée de Gilles Deleuze. Grille pertinente, mais peu familière à beaucoup d'entre nous. En revanche, on se penche avec grand intérêt sur le fil qui relie Raharimanana à Damas et Rimbaud, à Césaire et Lautréamont. Ou à la manière dont Johary Ravaloson, dans *Géotropiques*, où le surf est très présent, « *développe cette analogie entre la "glisse" sur les houles et l'écriture* », avec la bénédiction de Deleuze. Ou encore au rapprochement entre Cheikh Hamidou Kane (*L'aventure ambiguë*) et Michèle Rakotoson (*Le bain des reliques*).

Il ne suffit pas à ces trois écrivains d'être malgaches pour développer des thématiques communes. En revanche, leur statut géographiquement mouvant autorise Jean-Louis Cornille à envisager en parallèle certains de leurs livres : *Juillet au pays*, de Michèle Rakotoson, *L'arbre anthropophage*, de Raharimanana, et *Géotropiques*, de Johary Ravaloson, développent le thème du retour au pays, mais « *de manière très différente, nous permettant ainsi de diversifier les réponses à la question de l'identité soumise à l'épreuve de l'émigration – de la suave nostalgie au rejet douloureux du présent, en passant par*

l'affirmation d'un Tout-monde dénué de frontières. »

On n'épuisera pas en un article la richesse d'une étude dans laquelle la littérature est prise au sérieux, comme un sujet qui mérite d'être considéré à sa juste valeur. Dommage qu'une approximation vienne jeter un léger doute sur la rigueur de l'ensemble. Signalant, dans une note en bas de page (c'est dire que la faute est vénielle), les *Mémoires d'outre-mer* de Michaël Ferrier, Jean-Louis Cornille en fait la recherche des origines, sur les traces d'un père – alors qu'il s'agit, dans le roman, du grand-père.

(2017)

Michaël Ferrier, à propos de « Mémoires d'outre-mer »

Michaël Ferrier, *Mémoires d'outre-mer*. Gallimard, 352 p., 21 euros, e-book, 14,99 euros

Y a-t-il longtemps que Madagascar compte dans votre vie ?

C'est à Madagascar que j'ai appris à lire, à écrire, à compter. J'ai passé une grande partie de mon enfance à Antananarivo, à Mahajanga, à Nosy Be aussi. Mon père est né à Madagascar, toute ma famille du côté de mon père et, ensuite, j'y suis retourné très souvent. Aujourd'hui, j'ai encore de la famille à Madagascar, mais plus éloignée. Mes oncles et mes tantes sont partis

soit vers la France, soit vers la Réunion ou d'autres pays. Mais j'y ai passé beaucoup de temps.

Vous vivez depuis une vingtaine d'années au Japon, une grande île, comme Madagascar. Y a-t-il des rapprochements à faire entre les



deux pays ?

Je pense qu'il y a un lien quelque part. Il y a le lien de la langue puisque, selon les spécialistes, la langue malgache et la langue japonaise font partie d'un même groupe linguistique. Par ailleurs, j'invite souvent des écrivains créoles à l'université, des écrivains de l'océan Indien mais pas seulement. Et on découvre avec étonnement qu'il y a des affinités électives entre la Réunion, Madagascar et l'archipel japonais. C'est un gigantesque chantier, seulement esquissé depuis une quinzaine d'années, qui est la question de la créolisation au sens où l'entend Edouard Glissant.

Saviez-vous depuis toujours que vous alliez écrire sur Madagascar ?

Oui, c'était évident. Parce que ça vient de l'enfance, de très loin. C'est très profond et, plus c'est profond, plus ça remonte fort au bout d'un moment.

Pendant, cela a mis du temps. Pourquoi maintenant ?

C'est une question difficile. Il y a longtemps, plus de dix ans, que le roman est en gestation. Pourquoi maintenant ? Peut-être parce que j'arrive à la cinquantaine. Ecrire sur sa famille, ce n'est jamais facile, parler de gens qui ont été vivants et qui le sont toujours pour certains, ce n'est jamais évident. Même lorsque l'on en dit du bien, il y a toujours une part de violence parce que l'image qu'on se fait de soi-même n'est jamais celle qu'on retrouve dans un livre. Donc, il y fallait

un peu de maturation, peut-être de maturité même si je ne pense pas être arrivé à un grand degré de maturité. Mais, en tout cas, ça fait longtemps que ça travaille et ça surgit au moment où ça doit surgir, sans doute.

Vous ouvrez Mémoires d'outre-mer par l'image de trois tombes au cimetière de Mahajanga. Elles y sont vraiment ?

Oui, elles sont là. Elles ne sont pas toujours faciles à trouver, parce le cimetière est assez grand et il était, la dernière fois que je l'ai vu, il y a quelques années, assez mal entretenu. Une fois qu'on connaît l'emplacement des trois tombes, très blanches, elles prennent toute la place.

Ces trois tombes sont très importantes, elles vous permettent de décrire le décor, la lumière. Et il y, jusqu'à la fin du roman, une interrogation, sur l'une d'elles puisqu'on ne sait pas qui y est enterré.

Oui, c'est un peu une structure de roman policier, sans que ce soit une base trop importante. Il y avait d'autres choses à dire sur Madagascar et sur ces personnages. Mais, à la fin, la résolution de l'énigme est typique d'un roman policier, puisqu'elle ne résout rien.

Un des deux récits qui traversent le roman est l'enquête du narrateur sur son grand-père. Ce narrateur, c'est vous sans être vous ?

Oui, c'est un roman. Je ne voulais pas en faire une saga familiale ou un pèlerinage, même s'il y a cette dimension dans le livre. Je voulais donc briser

la chronologie et montrer la complexité, la richesse de l'océan Indien qui est un espace multiple, un espace pluriel, d'une grande diversité. J'ai essayé de montrer cet espace d'échanges, de rencontres, avec des temporalités et des territoires qui s'enlacent, qui se superposent, qui s'opposent quelquefois. Le cirque et l'acrobate se prêtaient bien à cela puisque le narrateur jongle avec plusieurs histoires qui viennent s'intercaler de temps en temps.

Autour de Maxime Ferrier, le grand-père, il y a une foule de personnages. Son ami Arthur, bien sûr, dans la tombe d'à côté, et tout le reste du cirque. Avez-vous retrouvé leurs noms ?

J'ai changé quelques noms pour montrer quand même que c'était une fiction. Mais le nom de mon grand-père était bien Maxime Ferrier, y compris dans toutes ses déclinaisons. Ces gens n'ont pas laissé des traces institutionnelles très fortes, c'étaient des saltimbanques, et j'ai reconstitué beaucoup de choses.

La patronne du cirque est un personnage assez étonnant...

Oui, et très moderne. C'était une femme de tête qui menait son cirque à la baguette et qui, en même temps, l'a abandonné sans vergogne. Il y a des personnages assez hauts en couleurs, qui ont tous existé mais qui n'ont pas laissé beaucoup de traces. C'est un aspect qui m'intéresse, et que j'ai creusé dans un livre précédent, Sympathie pour le fantôme, à propos de personnages un peu oubliés

de l'Histoire de France.

Les a-t-on oubliés parce qu'ils n'appartenaient pas à l'Hexagone et qu'on oublie souvent l'outre-mer ?

Nous vivons des temps où le repli sur soi est très important, où la peur et la frilosité semblent gagner toute l'Europe. Nous vivons des temps, aussi, où l'appartenance plurielle semble être un problème plus qu'un atout. C'est quand même tout à fait étonnant. Quand on appartient à plusieurs cultures, à plusieurs langues, quand on a grandi, vécu dans un espace pluriel, on est riche de cette diversité-là. Or il semble qu'aujourd'hui c'est l'inverse, on fait des regroupements par nation, par culture. Ces regroupements me semblent inopérants pour penser le monde dans lequel nous vivons. Et, là, nous avons quelque chose à apprendre de l'océan Indien.

A travers le roman, vous faites d'ailleurs passer quelques idées...

Oui, ce n'est pas un essai mais une des idées qui me tiennent à cœur c'est que l'océan Indien préfigure ce qu'on appelle aujourd'hui la mondialisation...

Un espace expérimental ?

Voilà : c'est un espace expérimental, qui tient une place si minorée non seulement dans la littérature française mais dans bien d'autres domaines, et qui a beaucoup de choses à nous apprendre. Il est porteur de propositions concrètes dont on ne tient pas assez compte à notre époque.

Madagascar colonie française, c'est-à-dire le régime qu'a connu Maxime pendant une longue période de sa vie, était aussi un pays où, écrivez-vous, les Malgaches n'avaient pas leur place.

Je me suis beaucoup documenté pour ce livre et, curieusement, il y a peu de choses qui ont été écrites sur le sujet. C'est la même chose pour le Projet Madagascar, évoqué souvent de manière partielle alors qu'il y a là quelque chose qui nourrit tout l'imaginaire du 20^e siècle, du point de vue des races, de la spatialisation des problèmes.

Le Projet Madagascar, si on ne le sait pas, était le plan nazi de déportation des Juifs européens vers l'île de l'océan Indien, avant l'application de la Solution finale. Mais, quand les lois de la France sous Pétain s'appliquant aux Juifs de Madagascar, on en trouve vingt-six !

Oui, et cela n'empêche pas de les pourchasser. Cela nous en apprend beaucoup sur l'antisémitisme, qui est un délire. Un délirant n'a pas besoin d'avoir un objet très précis pour délirer. Ce qui est amusant, pour moi qui suis au Japon, c'est de découvrir que le Japon a développé aussi un antisémitisme pendant la Seconde Guerre mondiale alors qu'il y avait également très peu de Juifs.

Vous posez la question dans le livre : sait-on pourquoi les gens s'en vont ? Avez-vous répondu pour vous-même à cette question ?

Non, et je pense que, le jour où j'arriverai à y répondre, il sera peut-être temps de revenir. Il y a un mystère là-dedans : on part pour partir, finalement, c'est assez rimbaldien comme attitude. Ceux qui partent pour une raison précise, que ce soit pour faire de l'argent ou pour rejoindre quelqu'un, finissent par boucler la boucle. Mais il y a, et ce sont les gens que j'évoque, des aventuriers qui partent pour partir. C'est le mouvement même de la course qui les intéresse, plus que la destination. Je suis sensible à cette trajectoire : on part, et on ne sait pas quand on reviendra, si on revient jamais.

C'est la question annexe : sait-on pourquoi les gens restent, comme Maxime Ferrier est resté ?

Il y a quand même une réponse évidente, en tout cas pour moi au Japon : on reste parce qu'on est bien.

Vous décrivez, pendant la Seconde Guerre mondiale, Maxime Ferrier comme un possible, ou probable, résistant : des ponts qui sautent sur la Betsiboka, la radio...

Cela m'intéresse, le moment où la petite histoire, l'histoire des gens, rencontre la grande Histoire – avec sa grande hache, comme disait Perec. La grande tragédie rencontre les drames individuels. Dans le cas de Maxime, c'est exactement ça, il est arrivé à un moment de sa trajectoire où tout va assez bien mais où il va éprouver le besoin de lutter contre cette ignominie

pétainiste. Il lutte à sa manière et c'est ça qui précipite sa chute tout en faisant que sa trajectoire est belle. C'est l'acrobate : il va jusqu'au bout de la volte, et peu importe le prix à payer. Il est vertigineusement libre, cet homme, c'est ça qui m'a fasciné.

(2015)

Nestor Rabearizafy après le Printemps des Poètes

Son bureau, à l'Université d'Antananarivo, est sobre et ordonné. Digne de la fonction occupée par Nestor Rabearizafy à la Faculté des Lettres où il est Directeur du Département d'Etudes Françaises. Mais, comme beaucoup d'autres personnes, il a une double vie. Rien de répréhensible cependant : il est aussi poète, écrivain. Longtemps, cet autre aspect de lui-même resta caché. Il a surgi au grand jour l'an dernier, avec la publication d'un premier recueil, « Nocturne pour un dire », bientôt suivi d'un deuxième en février dernier, « La sève des jours ». L'auteur compte bien ne pas en rester là puisqu'il en prévoit un troisième cette année encore. Plus rien de caché, donc, chez lui. Bien au contraire, une production au grand jour, largement répandue puisque son premier livre est paru chez un éditeur réunionnais et le second, à La Rochelle. Son apparition publique, samedi au CCAC dans le cadre d'un forum littéraire, a été précédée de quelques autres, à La Rochelle et dans les environs, sans parler de Paris où ses textes ont été lus le 13 mars à la mairie du 6^e arrondissement.

Nestor Rabearizafy serait-il un homme pressé pour que le poète, en lui, passe si vite de l'ombre à la lumière ? Placé soudain sous le feu des projecteurs alors que personne (sinon quelques



proches) ne
connaissait ses
textes il y a à peine
six mois, il s'est
montré digne des
circonstances qui se
sont présentées.

En effet, son
premier ouvrage lui
a valu d'être retenu
pour participer à une
résidence d'écrivain
à La Rochelle du 26
février au 13 mars,
dans le cadre du
sixième Printemps

des Poètes. Cette manifestation prend une
ampleur croissante chaque année, et a été
relayée à Madagascar par la présence, à la même
époque, d'un poète français. Encore fallait-il,
afin d'obtenir l'accord des organisateurs
français, donner avant le 15 décembre 2003 le
manuscrit d'un autre recueil, inspiré par le
thème choisi cette année : l'espoir.

Au contraire d'un autre poète qui n'arriva pas
à terminer ses textes pour la date limite, Nestor
Rabearizafy fut fidèle au rendez-vous. Et put
rejoindre, le moment venu, ses deux
compagnons de résidence, l'Ivoirienne Tanella
Boni et l'Haïtien FilsLien Ely Thélot. Devinez de
quoi ils ont parlé ensemble, pendant deux
semaines. De... poésie, bien sûr. Mais pas

seulement : « Nous avons beaucoup parlé de ce qui se fait dans nos pays respectifs, raconte Nestor Rabearizafy, de l'avenir de la littérature dans la francophonie. Nous avons échangé des points de vue sur des réalités différentes, propres à chacun de nous. Et aussi évoqué les crises nationales puisque la Côte d'Ivoire et Haïti ont connu des troubles importants cette année, tandis que je leur racontais les événements de 2002 dont ils connaissaient déjà pas mal d'éléments. »

Ce ne fut pas un séjour de tout repos. Il fallait participer à l'élaboration d'un spectacle tiré des poèmes écrits pour l'occasion, en compagnie du metteur en scène René Claude Girault, d'une danseuse et d'une saxophoniste. Et se rendre aux huit rencontres programmées avec un public très diversifié, dans des médiathèques, des lycées ou des centres de lecture.

Nestor Rabearizafy se dit très impressionné par la qualité de l'organisation et les moyens dont elle dispose : « C'est une des grandes différences avec Madagascar. Les infrastructures facilitent les rencontres et les dialogues. La Médiathèque Michel Crépeau, par exemple, est très vaste, dotée d'un immense amphithéâtre. Et il y a beaucoup d'autres lieux dans la ville et aux environs. »

Le plus agréable, au début de ce séjour, fut probablement de se trouver face au livre qu'était devenu le manuscrit écrit peu de temps

auparavant. Et d'en signer, au fil des différentes séances de dédicaces, une centaine d'exemplaires. Ce qui fait réfléchir l'auteur : « A Madagascar, la poésie ne se vend pas, les gens sont démobilisés par rapport à la poésie. En revanche, en France, on voit que cela intéresse les lecteurs. »

Avec l'aide, il est vrai, d'une manifestation comme le Printemps des Poètes, qui conduit la littérature vers le public, jusque dans la rue, au lieu d'attendre que le public vienne aux livres.

Ce fut donc une expérience exceptionnelle, et particulièrement motivante, répercutée dans la presse française locale et nationale. Un journaliste de « Sud Ouest » a rencontré les trois auteurs et même « Le Monde », bien que sans citer leurs noms, a parlé de ce Relais poétique francophone.

La conclusion provisoire de tout cela ? Résolument tournée vers l'avenir : « Ça revigore les projets de création. J'ai rencontré d'autres auteurs à La Rochelle, j'ai eu des contacts avec des institutions. Il est bon de savoir qu'on n'est pas seul, qu'il y a des rencontres qui nous attendent. C'est une forme de reconnaissance internationale qui n'est pas négligeable. Car produire sans être reconnu peut se révéler décourageant. Je suis donc occupé à travailler à mon troisième recueil. »

(2004)

Pour saluer Elie Rajaonarison



Ceux qui me connaissent savent que je sors peu et que, par conséquent, le cercle de mes relations n'est pas très large – ou, plus exactement, que je vois assez rarement les personnes qui continuent à appartenir à ce cercle. Élie Rajaonarison, dont nous avons appris la mort hier, était de ces hommes avec qui j'aimais discuter longuement, sans être du même avis que lui sur tout, d'où l'intérêt de ces conversations. J'aurais aimé, il le savait, qu'il s'engage davantage dans l'écriture, terrain sur lequel, me semble-t-il, il n'a pas donné sa pleine mesure – quelle était cette mesure ? nous l'ignorerons toujours. J'ai gardé l'impression (peut-être fausse) qu'il était l'homme d'un seul livre, *Ranitra*. Mais mon incapacité à lire le malgache m'a probablement tenu éloigné

d'autres textes.

Il est vrai qu'il a traduit, avec Ranöe, Prévert en malgache – et ce n'est pas rien. Je me souviens d'ailleurs d'une séance de lectures, à la Tranompokonolona d'Analakely, d'extraits du recueil *Anjambolana*, reçus avec ferveur par un public très réceptif.

La présence d'Élie dans Sandratra, association de poètes de langue malgache, a dû aider à la naissance de nombreuses vocations. J'ai présenté un jour au CCAC cette association, dont le refuge naturel est le Cercle germano-malgache. Là aussi, c'était impressionnant. La salle était trop petite pour accueillir tous les amateurs de poésie.

Je me souviens aussi du livre qu'il a écrit avec Agnès Joignerez, *Voyage en terre malgache : Le cœur de l'Imerina*, de toutes les informations qu'il contient et de toutes les balades qu'il propose – dont je m'étais promis de faire l'une ou l'autre, vœu pieux... En revanche, nous nous sommes promenés un peu sur les hauteurs de Tana – ou plutôt de bas en haut. C'était aussi fatigant qu'instructif.

La dernière fois que nous avons eu une de ces conversations que j'aimais, il y a quelques années déjà, il venait d'embrasser un nouveau métier, le journalisme, et son enthousiasme faisait plaisir à voir. En fait, ce ne devait pas être la dernière fois, puisqu'il a encore, un peu plus tard, proposé de me donner une préface à des

rééditions de Jean-Joseph Rabearivelo pour la Bibliothèque malgache électronique. Il n'écrira jamais cette préface. Il nous manquera, lui que l'on reconnaissait tout de suite, même de dos, grâce à la touche personnelle de sa coiffure, petite coquetterie qu'il appelait sa « queue de rat ».

En 2002, il avait séjourné quelques mois aux États-Unis et je m'étais entretenu avec lui par email, pour la *Lettre d'information culturelle malgache* que je tenais alors. Je vous redonne ce dialogue, qui était aussi paru dans *L'Express de Madagascar*.

— Élie Rajaonarison, vous séjournez actuellement aux États-Unis. Dans quel cadre et dans quel but ?

— *L'University of Iowa organise pour la 35e année consécutive une rencontre d'écrivains du monde entier intitulée International Writing Program (IWP) dans cette charmante petite ville universitaire qu'est Iowa City. Créé en 1967 par l'écrivain Paul Engle, l'IWP vise à encourager la créativité des écrivains et la traduction de leurs œuvres par un environnement privilégiant la rencontre et l'enrichissement mutuel des cultures. Durant trois mois, des lectures poétiques, des ateliers de traduction, des conférences-débats sur les arts et les lettres, des discussions impromptues sur tel livre ou tel auteur, des rencontres et des visites, un cadre de vie convivial, tout est fait pour que l'écrivain crée et écrive ! Cette fois-ci, nous*

sommes 36 poètes, romanciers, dramaturges et nouvellistes de 30 pays des 5 continents. Madagascar y participe pour la première fois en étant le 118^e pays à y envoyer un représentant. Je suis heureux d'être le premier écrivain poète malagasy à être invité à l'IWP, et peut-être aussi le premier à être spécialement invité aux États-Unis en tant que poète. J'ai noté que l'IWP donne la priorité à ceux qui écrivent dans leur langue maternelle. Nous restons à Iowa City du 26 août au 4 novembre, avec des virées à Chicago et à Des Moines. Puis voyage personnel de 10 jours du 4 au 13 novembre. Pour ma part, j'irai à Memphis, la ville natale du blues de B. B. King et du rock'n'roll d'Elvis Presley, sur les rives du Mississippi de Mark Twain... Puis Washington DC pour la dernière semaine, du 14 au 20 novembre. Avec l'aide d'une Irlandaise étudiante en traduction, j'ai commencé la traduction en anglais de certains de mes poèmes, et la traduction en malagasy de certains poèmes en anglais. La traduction de Prévert m'a donné un avant-goût, ce séjour-ci m'a fait mieux apprécier encore et la traduction et sa nécessité, surtout dans notre contexte.

— Qu'entendez-vous exactement par : « la traduction et sa nécessité, surtout dans notre contexte » ?

— Dans la préface que j'ai écrite pour Anjambolana (Éd. Tsipika, 2001), notre traduction des poèmes de Jacques Prévert, je dis : « Puisse cette première tentative en entraîner d'autres afin d'ouvrir Madagascar à la culture

universelle, aussi bien par la traduction des littératures étrangères en langue malgache que par la traduction des créations littéraires malgaches en langue étrangère. C'est là une manière de participer positivement à la mondialisation tout en encourageant les auteurs à écrire dans leur langue nationale. » Je crois que mes convictions se trouvent confortées quand je constate en étant ici combien des pays comme nos voisins la Zambie et le Zimbabwe sont mieux connus que nous parce qu'ils écrivent et/ou sont traduits dans la langue prédominante du centre qu'est l'anglais. La plupart des pays présents ici font l'effort de traduire leurs œuvres, de les intégrer aux mainstreams culturels de notre temps. Notre contexte insulaire ne doit pas être perçu comme négatif. Au contraire. Nous avons la chance d'avoir le sens de l'enracinement en même temps que du voyage comme tous les insulaires. Le questionnement identitaire est déjà bien engagé, il doit continuer de nous interpeller. Il est temps maintenant de « voyager ». Le temps est venu d'aller voir ailleurs et de nous faire voir ailleurs (sans jeu de mots malvenu), en deux mots : d'exister ! Figurer en bonne place sur la carte littéraire mondiale. Nous avons tous les atouts pour réussir ce pari : une littérature en langue nationale bien établie et qui ne cesse de se développer, la maîtrise de la langue française que l'intelligentsia s'est appropriée, le penchant « naturel » des Malgaches à apprendre les langues étrangères et notamment l'anglais, le

développement des NTIC dont la jeunesse urbaine branchée est friande mais qui va s'étendre à toutes les couches sociales et dans toutes les régions. Autant d'atouts, autant d'essais qu'il s'agit maintenant de transformer par la traduction de nos œuvres en langues étrangères car le Monde nous attend et il a besoin de nous pour exister, lui aussi.

— Quels sont les poèmes que vous traduisez en malgache ? Un ou des auteurs de prédilection depuis longtemps, ou des découvertes récentes ?

— Bien sûr, il est dans mes projets de traduire des poètes américains que j'apprécie comme Robert Frost, E. E. Cummings ou d'autres encore. Mais en arrivant ici, j'ai découvert d'autres talents comme celui de Christopher Merrill, le poète universitaire en charge de l'IWP, qui est un homme d'une grande sensibilité. J'ai fini de traduire un de ses poèmes qui commence comme ceci : « Satria natopan'ny Ranomasina Maty imorona izay nateliny / mitsiro sira sy fanody ary lay... » Poème tout en ellipse et musical comme je les aime. Je suis en train d'étudier un poème de Sunny Ayewanu, beaucoup plus prosaïque mais proche des poèmes dits « engagés » de chez nous. Sunny est un jeune poète du Nigeria. Certains poèmes du poète irlandais Seamus Heaney aussi m'inspirent, nous verrons bien. Chaque fois que j'entre dans une bibliothèque ou une librairie, j'en découvre de nouveaux...

— Côté « tourisme », si j'ose dire, vos choix en

rapport avec Elvis Presley et Mark Twain sont-ils liés à votre histoire personnelle ?

— *Pourquoi Memphis, alors qu'il y a de nombreux endroits beaucoup plus attirants ? Peut-être, mais moi j'aime les lieux riches de leur histoire et j'aime aussi le blues, le country et le rock'n'roll. Il se trouve que le Tennessee est, avec Nashville et Memphis, la terre natale de ces genres musicaux. Ma jeunesse s'est abreuvée à l'écoute de ces musiques. Je pense que mes écrits sont aussi imprégnés de leurs mots et de leurs senteurs. Il est donc normal que, durant un séjour américain consacré à la littérature, je sacrifie à une visite au berceau de l'une de mes sources d'inspiration : le blues, le country et le rock. J'irai donc à Memphis et je passerai à Nashville. De même, originaire du lac Alaotra, les fleuves et les rivières m'ont toujours enchanté. Le poème n'est-il pas comparable à un fleuve de mots, de musique et d'images où souffle l'esprit ? J'irai donc à Memphis pour vivre le Mississippi, un des plus grands fleuves du monde, où Tom Sawyer et Huckleberry Finn ont vécu leurs belles aventures.*

— Avez-vous le sentiment qu'à votre retour à Madagascar, quelque chose aura été modifié dans votre perception du monde et/ou de la littérature ?

— *Il est difficile de sortir indemne d'une aventure, quelle que soit son envergure. Une entreprise, une démarche culturelle est et doit être vécue comme une « aventure » au sens d'aller à la*

rencontre de l'inconnu. Non pas un voyage vers l'inconnu mais un « vrai voyage » : aller à la découverte de ce qu'on n'a pas encore vécu ni connu, oser se mettre en danger et se remettre en question pour mieux approcher et vivre sa Vérité. Comme j'aime à le dire souvent : « Se perdre, mais vraiment se perdre pour mieux se retrouver. » Ma venue aux États-Unis s'inscrit dans une démarche culturelle mûrement réfléchie et passionnément vécue. Comme à chaque fois dans de telles circonstances, j'assume que quelque chose aura évolué dans ma perception du monde, de la littérature ainsi que dans ma poésie. Mais à dire vrai, je n'y pense même pas car c'est devenu pour moi un mode de vie : chaque pas, chaque regard, chaque rencontre, chaque lecture, chaque désir n'est-il pas un voyage, le début ou la suite d'une aventure... culturelle ?

(2010)

Profession

Libraire à Madagascar, vocation à haut risque

Plus ça va mal, plus les libraires malgaches se battent. Conscients du faible poids économique qu'ils représentent dans la vie du pays, mais aussi de leur importance majeure comme acteurs du développement, ils le font de plus en plus ensemble, au sein de l'Association des Libraires de Madagascar (ALM), créée il y a deux ans. Celle-ci regroupe actuellement l'essentiel de la profession – seize librairies sur une vingtaine à afficher l'enseigne à Madagascar, sans tenir compte de magasins qui vendent aussi du livre, parmi d'autres choses – et la représente en menant des actions dans le pays ainsi qu'à l'étranger.

L'ALM publie un bulletin qui donne des nouvelles de la profession et ses membres se réunissent régulièrement afin de se fixer des objectifs en vue de sortir du marasme dans lequel stagne le secteur. Marasme qu'il faut cependant envisager avec nuances, car le pessimisme n'est pas à l'ordre du jour de la réunion à laquelle nous avons partiellement assisté.

« Il y a des livres dans les librairies », soulignent-ils en chœur, « et il faut surtout que les gens ne perdent pas l'habitude de lire. Nous ne sommes pas pessimistes au point de penser que les choses ne vont pas s'améliorer. »



Ils ont donc entrepris, entre autres choses, de quitter les murs de leurs librairies pour manifester leur présence dans les grands rendez-vous publics comme les salons. Au Salon de l'Habitat, par exemple, ils exposaient des livres d'architecture.

Ils ont aussi décidé de s'engager davantage dans les relations avec les écoles qui sont acheteuses de livres, mais doivent reconnaître qu'ils ne savent pas trop comment les toucher et ajoutent qu'il manque, au niveau de l'université notamment, une réflexion portant sur les

programmes et les ouvrages didactiques.

Ils se déplacent également en province, dans des tournées de sensibilisation à l'importance du livre, à partir des mairies et en s'adressant à tous ceux qui utilisent l'écrit, notamment dans l'éducation. Fianarantsoa et Toliara ont été leurs premiers points de chute, Mahajanga, Antsiranana et Toamasina devraient être les suivants dans les six ou sept mois à venir. L'ambition à peine cachée de cette campagne nationale est d'aboutir à un séminaire national, à la création d'un Conseil national du Livre et à une véritable politique du livre à Madagascar.

Tout en menant des négociations avec le Service de Coopération et d'Action culturelle (SCAC) de l'ambassade de France – pays concerné au premier chef par la survie d'un réseau d'importation du livre –, ils prennent prétexte de toutes les occasions pour essayer d'ouvrir des portes. Le passage du *Doulos* à Madagascar en est une, dont une délégation de l'ALM profite pour envisager des échanges de services ou des fournitures à une source nouvelle.

Autant dire que l'ALM n'arrête pas de bouger. Ce n'est pas de l'activisme, c'est une nécessité. Depuis que TMV (Trano Mpampiely Vaovao) a cessé d'importer des livres de France et de remplir l'office d'un grossiste généraliste capable de fournir de nombreux points de vente, personne n'a encore trouvé de solution de

remplacement. Plusieurs librairies ont bien gardé des liens avec des fournisseurs à l'étranger, mais chacune pour sa propre clientèle (il faut bien que la solidarité s'arrête quelque part) et le réseau de distribution, qui était déjà bien léger pour un grand pays comme celui-ci, s'est complètement défait.

« L'importation de livres a fortement baissé depuis 2003 déjà », reconnaît Marie Michèle Razafintsalama, présidente de l'ALM. « La Centrale de l'Édition estimait le chiffre des importations à un million d'euros en 2003, pour tomber à quatre cent mille euros l'an dernier. Cette année, l'arrêt des importations par TMV devrait faire diminuer encore le chiffre. Actuellement, nous cherchons des solutions pour relancer l'édition locale mais c'est un travail de longue haleine. Il n'y a guère d'édition en ce moment, et peu de consommateurs. »

Les libraires rêvent d'un importateur qui reprendrait le flambeau de TMV – mais ne le voient pas venir pour l'instant.

Au sujet de l'édition locale, Jean Razakaso, libraire et président du Syndicat national des Editeurs (SYNAEL), est bien placé pour poser les différents problèmes qui la handicapent :

« D'une part, c'est une question de niveau de vie. Tant que les gens n'ont pas assez d'argent pour acheter de quoi manger, de quoi se vêtir et de quoi s'abriter, le livre arrive loin derrière. D'autre part, c'est une question d'éducation. Autrefois, dans les

années soixante, soixante-dix, les Malgaches aimaient beaucoup lire. Puis le pays s'est tellement appauvri que même le gouvernement avait déclaré qu'il était presque inutile d'acheter un livre. Mieux valait manger que lire. Nous pensons que le développement du pays passe par la lecture. Et qu'apprendre à lire et à écrire aux gens est inutile s'ils ne disposent pas de livres par la suite. »

Il n'empêche : malgré le volontarisme et l'optimisme affichés des libraires malgaches, on sent bien que la solution à leurs problèmes ne peut venir d'eux seuls. Puisque, comme le rappelle la présidente de l'ALM : *« Le livre marche quand l'économie va bien. Les besoins existent mais le problème réside dans le faible pouvoir d'achat. On ne peut qu'espérer une amélioration du pouvoir d'achat... »*

(2005)

Patrimoine

Auguste Vinson

Voyage à Madagascar
au couronnement
de Radama II

À M. Rayer,
Membre de l'Institut,
Médecin ordinaire de
S. M. l'Empereur,
Grand officier de la Légion
d'honneur, etc., etc.,
son élève dévoué,
Auguste Vinson

J'ai longtemps hésité avant de faire paraître ce récit. Tant de travaux ont été publiés sur Madagascar qu'il me semblait inutile d'abord d'en accroître le nombre. Mais j'ai dû me raviser en songeant au peu de faits sérieusement accomplis pour la civilisation de ce vaste pays ; à l'absence de toute entreprise forte et grande, exécutée dans ce but ; au rôle important que cette île est inévitablement appelée à jouer dans l'avenir. C'est à la France qu'il appartient de revendiquer énergiquement enfin la glorieuse initiative de cette œuvre magnifique. À ce point de vue, un livre sur Madagascar présente un

véritable intérêt.

D'ailleurs, l'aspect original d'une nation primitive avec ses libres coutumes, et le tableau d'une nature nouvelle avec ses vives couleurs ont déjà par eux-mêmes un attrait tout-puissant.

J'ai voyagé dans cette île non comme un pèlerin attristé et isolé, plein de préoccupations timides, mais dans des circonstances heureuses et brillantes qui méritaient d'être racontées, aujourd'hui surtout qu'une déplorable catastrophe est venue fermer pour longtemps peut-être à l'étranger un champ à peine connu d'observations précieuses.

Je saisis l'occasion qui m'est offerte pour remercier M. le baron Darricau, gouverneur de l'île de la Réunion, et M. Jules Dupré, chef de la station navale de la côte orientale d'Afrique, de m'avoir fait participer, comme membre, à la mission destinée à représenter la France dans une circonstance solennelle. Surtout, je n'oublierai pas les égards et les bontés du chef de cette mission pendant mon voyage à Tananarive et à bord de sa belle frégate.

Je dois également un tribut de remerciements à mon ami M. Louis Maillard, qui a bien voulu surveiller et diriger à Paris la publication de cet ouvrage; à MM. Jules Verreaux, Guénée et Charles Coquerel qui, en l'enrichissant de leurs annexes savantes, ont donné à mon livre une valeur à laquelle il n'aurait jamais osé prétendre sans leur utile concours.

Île de la Réunion, le 21 août 1864.



I

Pendant que l'Europe s'ouvrait une route nouvelle vers les Indes orientales, à travers l'Isthme de Suez, des événements considérables se passaient à Madagascar. Les temps semblaient venus, pour cette grande île, de participer au mouvement de la civilisation qui parcourait le monde.

Dans les siècles passés, une race étrangère,

celle des Hovas, avait été poussée sur ses bords. Jetée par un naufrage, ainsi qu'on le raconte, elle paraît être venue de la Malaisie, si l'on en juge par ses caractères physiques et par ce nom de Malgaches qui rappelle tant celui de Malacca. Refoulée ensuite par les tribus indigènes qui l'avaient prévenue dans l'occupation du littoral, elle gagna le centre et se fixa sur les sommets salubres de l'intérieur. Cet établissement, toutefois, ne se fit pas sans violence : les Hovas détruisirent les Vazimbas, possesseurs primitifs du sol, et se substituèrent à eux. Ainsi, pour cette nation pleine d'astuce et d'industrie, d'adresse et d'intelligence, l'existence politique commence par un crime et finit par la domination des peuplades de Madagascar ; elle réussit à se créer une sorte de grandeur dans laquelle la mansuétude de ses rivaux fut pour beaucoup.

La tradition, qui ne remonte pas, chez les Hovas, à une époque très-éloignée, n'a gardé de leurs rois que le souvenir d'Ampouinémérine, qui vivait à la fin du XVIII^e siècle, et qui fut le fondateur de leur unité. On le représente comme un homme de génie. Il naquit à Ambatoumanga, rocher fortifié et escarpé à quatre lieues de Tananarive, et mourut en 1810, à l'âge de soixante-cinq ans, laissant à son fils Radama I^{er} un royaume déjà consolidé et parfaitement uni, mais qui ne s'étendait guère au delà du centre de l'île. C'était dans ce même temps qu'une gloire immense éclairait le monde. Quel peuple

sauvage ou barbare n'entendit point parler de Napoléon ? Dans la foi naïve de sa puissance, le roi malgache s'imagina lui ressembler : il rêva la conquête des peuples qui l'entouraient, et la réalisa en partie. Il est vrai qu'il fut conduit par Hastie, agent qu'entretenait auprès de lui l'Angleterre, jalouse de détruire nos faibles établissements par les mains du chef hova.

Toutefois, la figure de Radama I^{er} et ses exploits ont laissé une vive impression à Madagascar. J'ai vu à la cour de Tananarive une de ses femmes, parvenue à un âge avancé, et qui était l'objet de la vénération de son peuple.

Monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans, Radama I^{er} mourut le 27 juillet 1828. Craint et respecté jusqu'à son dernier jour, il fut l'objet d'une sorte de culte fanatique. Sa fin n'eut rien de dramatique : il mourut, comme on l'a très-bien dit, un peu comme François I^{er}, par les plaisirs et leur venin.

Des ministres ambitieux et adroits obligèrent sa Vadi-Bé, c'est-à-dire la principale de ses femmes, à ceindre la couronne sous le nom de Ranavalo. En lui laissant tout l'honneur de régner, en l'entourant d'hommages presque divins et d'un prestige dont l'imagination en Europe aurait de la peine à se former une idée, ces ministres-rois gouvernaient, en réalité, à sa place et à leur profit, tout un peuple d'esclaves. Rien ne coûtait à la conservation de leur puissance : les exactions, les atrocités se

multipliaient par eux au nom de la reine et semblaient n'avoir pour cause que la consolidation même du trône de Ranavalo. La civilisation, qui pouvait les troubler, était écartée avec soin ; le christianisme, qui enfante les idées grandes et généreuses, était mis en suspicion. De là ces deux devises qui ont été le fond de la politique des Hovas : « Aversion pour l'étranger ; haine pour les chrétiens ».

Au sein de cette barbarie, pourtant, comme une fleur éclore dans une mare de sang, le ciel avait fait naître un prince qui était un étonnant prodige d'humanité et de libéralisme ; c'était Rakout, le fils de la reine elle-même, de Ranavalo. Au milieu des crimes qui l'entouraient, il avait grandi avec une incroyable soif de civilisation et de progrès. Il était presque un miracle lui-même : sa naissance, arrivée à un âge où les femmes cessent d'ordinaire de concevoir ; son caractère doux, affable et gracieux ; son amour pour les étrangers et pour les arts ; sa passion du bien ; ses idées parfois plus avancées même que chez les peuples civilisés, tout faisait de Rakout un être extraordinaire.

Chargée d'années, Ranavalo touchait à son heure suprême : avec sa vie se terminait aussi ce règne sanglant qui avait pesé trente-trois ans sur Madagascar. La liberté allait naître, une ère de clémence et de paix allait enfin s'ouvrir !

Un jour, le bruit d'un grand événement

traversa les mers et retentit jusqu'en Europe. La reine de Madagascar, Ranavaloa, avait rendu le dernier soupir le 16 août 1861, et son fils, Rakouta, lui avait succédé sous le nom de Radama II. Madagascar était ouvert aux étrangers : le roi lui-même les y conviait.

De toutes parts, un mouvement spontané et plein d'un généreux élan tourna les esprits vers Tananarive. En Europe, on s'intéressait au jeune souverain, dont les idées libérales étaient déjà connues et appréciées à leur juste valeur.

L'île Maurice, plus rapprochée, s'empressa d'envoyer une mission chargée de féliciter Radama II, au nom de la reine Victoria. La France députa M. Brossard de Corbigny, qui lui porta les mêmes félicitations de la part de l'empereur Napoléon III. Vivement ému de ces gracieuses attentions, le nouveau souverain combla les envoyés européens des témoignages de sa reconnaissance, et se raffermir plus que jamais dans ses idées.

Tout ne devait point s'arrêter à ces premières manifestations d'une sympathie acquise au roi par ses instincts civilisateurs et ses généreuses intentions. Il avait conçu le projet de se couronner publiquement à Tananarive, comme l'avait fait sa mère, et d'y célébrer à cette occasion une fête solennelle. Mais il voulait être assisté par la France et l'Angleterre dont il ambitionnait l'appui, et pour lesquelles, d'ailleurs, il ne cachait pas son admiration.

Depuis deux ans, la station navale des côtes orientales d'Afrique avait pour chef un homme d'un caractère énergique, d'une rare intelligence et d'une grande bonté, M. Jules Dupré, capitaine de vaisseau, qui commandait *l'Hermione*. Il avait une parfaite connaissance de la grande île africaine : avec sa belle frégate, il avait visité les côtes orientale et occidentale de Madagascar, les établissements de Mayotte, de Nossi-bé et de Sainte-Marie ; il avait été à Zanzibar, à Mohéli, dont la petite reine, fille de Ramanatéka et cousine germaine de Radama II, est sous le protectorat de la France. Le gouvernement de la métropole choisit le commandant Dupré pour représenter l'Empereur au couronnement du roi de Madagascar. Par ses lumières, par son caractère ferme et droit, personne n'était plus digne de cet honneur.

« Le 23 juin 1862, dans la soirée, écrit M. Dupré, je recevais à Saint-Paul la dépêche du ministre, qui me chargeait de représenter le gouvernement français à la cérémonie du couronnement de Radama II. Cette dépêche m'autorisait à me faire accompagner à Tananarive par un certain nombre d'officiers de la division navale, ou par d'autres personnes, à mon choix.

« Je m'empressai de donner connaissance de cet ordre à M. le gouverneur de la Réunion, en le prévenant que, si le commerce de la colonie avait quelques demandes à adresser au nouveau

gouvernement de Madagascar, j'étais prêt à m'en charger, et que je me ferais un plaisir d'emmener avec moi les personnes qu'il désignerait pour représenter la colonie au couronnement du roi.

« Le 24 au matin, je conduisais *l'Hermione* à Saint-Denis, pour y faire les préparatifs de l'expédition. Le 27, j'expédiais *la Perle* à Tamatave et à Sainte-Marie, pour annoncer ma prochaine arrivée à Madagascar, et pour informer le commandant particulier de notre petit établissement que, devant faire partie de la mission, il eût à se rendre à Tamatave dans les premiers jours de juillet.

« J'avais choisi pour m'accompagner deux lieutenants de vaisseau de *l'Hermione*, M. de Ferrières, M. Dewatre, mon aide-de-camp, et un jeune chirurgien, M. Capitaine. Le gouverneur, de son côté, avait désigné le lieutenant-colonel Lesseline, les capitaines Mazière et Prudhomme, et le docteur Vinson ».

C'est ainsi que je fus appelé à faire partie de la mission de Madagascar et à assister au couronnement de Radama II. La veille du départ, le 2 juillet au soir, M. le baron Darricau, gouverneur de l'île de la Réunion, nous convia à un dîner, auquel assistait le révérend père Jouen, qui devait faire le voyage avec nous. Personne ne manqua au rendez-vous. Le repas fut charmant : M. le gouverneur but au succès de la mission et à la santé de chacun de ses membres. On était

animé d'une aimable cordialité, et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain matin à bord de la frégate *l'Hermione*.



II

Le 3 juillet 1862, à sept heures et demie du matin, nous nous embarquâmes dans la rade de Saint-Denis. Ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que *l'Hermione* appareilla pour Tamatave. La mer était belle avec une jolie brise : nous passâmes majestueusement entre les

frégates *la Forte* et *l'Entreprenante*, qui revenaient de la Chine et qui étaient en relâche à la Réunion. Vers quatre heures du soir, l'ancienne Mascareigne se montrait sous la forme d'un cône tronqué dont le sommet offrait trois masses distinctes : le Cimandef à droite, le Grand Bernard à gauche, et au centre le massif imposant du Piton des Neiges. Une zone étroite de nuages coupait transversalement ces sommets aux deux tiers de leur hauteur. Vers le soir, l'île entière s'anéantit à l'horizon dans les flots d'une mer bleue et magnifique.

L'Hermione est une belle frégate, armée en guerre et munie de canons rayés de gros calibre. Elle est montée par cinq cents hommes, et son état-major est composé d'officiers choisis et distingués. Nous en eûmes la preuve et reçûmes de tous ces messieurs l'accueil le plus gracieux et le plus charmant. Il n'est aucun de nous qui n'ait rapporté de cette courte campagne des noms qu'il ne nous est plus permis d'oublier.

Favorisés par une bonne brise et marchant sous voiles, sans être obligés de recourir à l'emploi de la vapeur, nous fîmes une rapide traversée, et le samedi 5 juillet, la terre de Madagascar se montrait devant nous. Les côtes de cette île, en général très-basses et souvent embrumées, se révèlent de très-près, à quinze lieues. Il était neuf heures du matin lorsque nous vîmes l'île *Fong*, qui apparut la première, et derrière elle, à l'horizon, dans un brouillard épais, les côtes de la grande terre sous la forme

d'une ligne de montagnes bleues, peu sensibles.

Nous laissâmes l'île *Fong* à gauche, et nous courûmes vers Tamatave, dont on apercevait parfaitement la position au fond d'une rade, où se trouvaient mouillés deux navires, un à vapeur sous pavillon français, *le Mascareigne*, et l'autre *la Gessie-Byrne*, barque anglaise.

La rade de Tamatave est fermée par des bancs de récifs et par une île au nord. On y entre par deux passes : la plus petite est au sud, la plus large est limitée par un long récif en face même de Tamatave et par l'île *aux Prunes*. Entre cette dernière et la côte, il y a encore une troisième passe par laquelle *l'Hermione* sortit plus tard avec nous pour se rendre à l'île Sainte-Marie.

Ce fut par la petite passe que la frégate entra sous voiles ; et à deux heures de l'après-midi, quarante-huit heures après avoir quitté l'île de la Réunion, elle était mouillée en rade de Tamatave, à l'abri du récif principal. Nous étions comme dans un lac.

En face de nous se déroulait un tableau qui ne manquait ni de grandeur, ni de pittoresque, mais cependant triste et sauvage. Caché derrière une masse d'arbres verts et touffus, le fort n'était indiqué que par le pavillon blanc bordé de rouge adopté récemment par Radama II comme le drapeau national de Madagascar. À gauche et au fond s'étendait le village avec sa plage sablonneuse, ses cases en bois, bordées de palissades et dominées par de hauts cocotiers. À

droite, la côte fuyait vers le nord. Cette terre n'offrait aucune culture. Après la plage une lisière de pandanus, puis la ville. Plus loin, on voyait des bois verdoyants ou rabougris ; des arbres morts se détachaient comme des raies blanches sur le fond bleu de la forêt, et plusieurs lignes de montagnes étaient superposées par étages les unes derrière les autres. On dit que sur la côte ouest l'île présente une semblable disposition, tandis que le cap d'Ambre est élevé, abrupt, comme le sont d'ordinaire les caps volcaniques.

Le lendemain de notre arrivée, le dimanche 6 juillet, la frégate s'apprêta, vers huit heures du matin, à saluer Radama II. Le fort hova répondit au salut de *l'Hermione*. On distinguait chaque coup de canon par la fumée qui s'élevait derrière les arbres, et par un bruit lointain qui semblait arriver difficilement vers nous, en raison de la distance où nous étions mouillés.

Après le déjeuner, nous allâmes à terre. Je sautai sur cette plage, plein d'une émotion contenue et d'une joie intérieure. C'était la première fois que je foulais le sol de Madagascar, l'objet de mes rêves les plus ardents et que je voyais enfin se réaliser. J'aurais voulu l'embrasser et en prendre possession. Mais les sentiments qu'on éprouve de la sorte ne sont pas ceux qu'on doit laisser éclater.

En nous voyant débarquer, un régiment hova, musique en tête et conduit par le second

commandant du fort, était venu au-devant de nous. Ce chef hova était revêtu d'un uniforme de général anglais et portait un chapeau tout empanaché de plumes blanches et flottantes. Il brandissait un sabre nu pour aligner dans sa marche sa troupe inintelligente, tandis qu'une musique en cuivre, aigre et retentissante, marquait son zèle par des excès de sons et des éclats bruyants. Après quelques pourparlers, nous fûmes très-heureux d'échapper à ces honneurs, qui ne cachaient qu'un piège, car le commandant hova tramait déjà envers le chef de la mission française une de ces ruses que la franchise et la loyauté déjouent brusquement, et qui jettent dans une inexprimable confusion leur auteur désappointé.

Des traitants français, venus au-devant de nous, nous entraînaient chez eux et nous accablèrent de politesses. Nous n'étions pas descendus officiellement : nous pûmes à loisir nous livrer à eux. M. le lieutenant-colonel Lesseline était venu dans la même embarcation. Nous étions l'un et l'autre porteurs, pour M^{lle} Juliette Fiche, d'une lettre de M. Jules de Rontaunay, riche négociant de l'île de la Réunion, connu par ses relations anciennes et assidues avec Madagascar, et par les services importants qu'il avait rendus à la France dans cette île. Nous allâmes tous deux porter nos missives à leur destination. Juliette Fiche était absente, et, en ce moment, au fort, en conférence avec le gouverneur. Nous dûmes

l'attendre. Sa maison nous parut vaste, simple et très-propre. On y voyait figurer les deux plus grandes et plus belles gravures qui aient été faites de l'Empereur et de l'Impératrice actuels des Français. Dans la pièce principale, trois jeunes filles esclaves, nées à Madagascar, travaillaient l'une à défaire les fils d'une étoffe américaine, l'autre à les rouler sur eux-mêmes ; la troisième les employait à coudre un tissu. Ce groupe bronzé de Parques de quatorze ans était bien fait pour représenter le travail, et révélait dès l'abord le caractère actif de la maîtresse. Juliette arriva bientôt, et nous reçut de la meilleure façon du monde.

À ce nom tout français, on se croirait en face d'une Européenne, et non d'une princesse malgache du sang le plus pur, du nom de Réniboude (Rénibodo), parente de Radama et l'une des grandesses les plus méritoires de Madagascar. Née dans cette île, cette femme a aujourd'hui près de cinquante ans. Elle s'exprime en français comme une Parisienne, avec autant de facilité, de pureté et d'élégance ; elle écrit de la même manière et avec une rare perfection. Esprit et répartie, chez elle, ne sont jamais en défaut ; elle a lu Beaumarchais et fréquenté Molière, et les subtilités de la langue française ne lui sont point étrangères. C'est assurément l'organisation la plus heureusement douée et la femme la plus remarquable de Madagascar. Sa figure, d'un beau noir d'ébène, en relief sous ses cheveux

poudrés, respire à la fois l'énergie, la douceur et la finesse, caractères qui se rencontrent chez elle malgré leur exclusion apparente. L'embonpoint décidé de sa constitution n'attarde pas une incessante et bouillonnante activité.

La race dont Juliette est descendue est célèbre dans le pays. Les Bétanimènes confédérés s'étaient rangés autour de son père Fiche, homme intrépide et intelligent. Ancien interprète de l'agent français Sylvain Roux, il lui était resté de ce contact un amour extrême pour les Français, et, pour les Anglais, au contraire, un éloignement instinctif qu'il portait quelquefois jusqu'à l'hostilité. Fiche était devenu le chef redouté d'Ivondrou, et Jean-René, frère de Fiche, homme d'un caractère plus facile, le possesseur de Tamatave. Tous deux régnaient en maîtres sur ce vaste et beau territoire, dont nous devons traverser une partie en nous rendant à Andévourante. Dans ce même temps, les Anglais, témoins de l'avènement de Radama I^{er} et de ses bonnes dispositions pour eux, désiraient voir aux mains de leur nouvel allié un port qui pût le mettre mieux à portée de communiquer avec eux. Tamatave était le plus commode. Farquhar, le mortel ennemi de l'influence française à Madagascar, dépêcha de l'île Maurice, dont il était gouverneur, un nommé Le Sage, qui était revenu naguère de Port-Louquez, établissement avorté que les Anglais avaient tenté de former à Madagascar. Cet agent secret avait pour mission de se

concilier la confiance de Jean-René, d'endormir sa vigilance, et de porter à Radama des présents et l'offre de l'appui de sa nation pour la réalisation des vœux du roi hova.

Le Sage, à Tamatave, n'eut pas de peine à subjuguier Jean-René par des présents et des promesses, et surtout en flattant son ambition et sa vanité. Il le rassura, lui promit la protection de l'Angleterre, et le fit renoncer à ses projets de défense en lui présentant Radama I^{er} comme un chef de horde sauvage qui n'oserait jamais l'attaquer en bravant sa redoutable alliée. Fiche, plus clairvoyant, tenta vainement d'ouvrir les yeux à son frère, que perdait un aveugle enthousiasme pour les Anglais, et, lorsque Le Sage continua sa route vers Tananarive avec les présents destinés au roi hova, il lui refusa brusquement des pirogues et des vivres au passage d'Ivondrou.

L'avenir ne trompa point ses justes prévisions. Bientôt Jean-René apprit que Radama descendait avec vingt-cinq mille hommes. Alors il reconnut, mais trop tard, la faute qu'il avait commise. Le généreux Fiche, oublieux du mépris qu'on avait fait de ses conseils, heureux de se signaler contre les Hovas, accourut pour aider son frère. On bâtit des forts à la hâte, on s'enveloppa de palissades, on arma deux canons, vieilles pièces de bronze oubliées jadis par les Français ; mais l'imprévoyance devait porter ses fruits devant des forces si supérieures.

Des Anglais s'offrirent comme intermédiaires. On fit pour le moment la part belle à Jean-René, en lui laissant Tamatave avec un commandement héréditaire ; il n'en subissait pas moins la domination des Hovas. Seul, l'intrépide Fiche ne voulut rien entendre ; il entra dans une violente colère, en voyant la lâcheté de son frère, et, pour ne pas rester témoin de l'humiliation de son sang et de sa race, il se fit transporter sur l'Île aux Prunes, avec sa famille, par un capitaine français, M. Arnoux, emmenant avec lui ses deux canons, résolu à se défendre jusqu'à la mort sur cet îlot, qu'il transforma en une redoute. Radama I^{er} n'osa l'aller y chercher ; il remonta à Tananarive, heureux d'avoir ainsi conquis Tamatave sans coup férir. Quant au chef intraitable qui lui résistait, ne pouvant le soumettre par des promesses ni l'atteindre par les armes, il le fit assassiner par des émissaires.

Telle fut la fin de l'héroïque père de Juliette. Après cette mort, elle fut conduite à l'île Bourbon par M. Arnoux, y demeura trente ans, y reçut des éléments d'éducation et d'instruction qu'elle perfectionna avec ses rares aptitudes. Lorsqu'elle retourna à Madagascar, sa position à Tamatave et ses connaissances firent de son entremise un secours précieux pour les maisons de commerce de Bourbon.

La supériorité réelle de Juliette, quelques circonstances et le passage de plusieurs voyageurs célèbres à Tamatave, ont donné à son

nom une certaine réputation.

En 1857, plusieurs navires de Saint-Denis ayant déradé dans un ouragan, furent jetés sur les côtes de Madagascar. En apprenant ces désastres, Juliette se hâta de faire secourir les naufragés et de pourvoir à leurs besoins. Elle persuada aux Hovas qu'il fallait envoyer sur divers points de la côte y chercher des naufragés : elle-même dépêcha des courriers à ses frais.

Lorsqu'on apprit, en France, ces faits auxquels ne nous avait point habitués une nation barbare, l'empereur Napoléon III envoya à Juliette Fiche une médaille d'or de première classe, qu'elle portait avec orgueil au couronnement de Radama II, à côté de la croix d'officier de l'ordre du Roi, que lui avait donnée le souverain de Madagascar. Quand on songe que c'était sous le règne de Ranavaloa et de ses ministres que ces traits généreux avaient eu lieu, on comprend toute la valeur de cette audace d'humanité. Juliette courut, en effet, les plus grands dangers. Quand la nouvelle de cette distinction parvint à Tananarive, la vieille reine en prit ombrage et fit demander à Tamatave des renseignements à ce sujet. Juliette fut appelée au fort : elle ne s'en émut pas ; elle dit qu'elle avait reçu cette médaille comme on reçoit une pièce d'or à l'occasion d'un service rendu ; que cet usage avait lieu chez tous les peuples ; que, même chez les Hovas, on reconnaissait par le don d'une pièce de monnaie les soins les plus vulgaires, et

qu'elle s'étonnait fort qu'on s'émût d'un fait aussi simple. Sa présence d'esprit la sauva. Néanmoins, depuis la chute de sa famille et la mort de son père, elle était en disgrâce. Radama II la réhabilita et lui rendit son titre de princesse du sang.

La célèbre Ida Pfeiffer a donné à Juliette, dans son livre, un souvenir injuste, écrit dans un jour de fièvre et de mauvaise humeur. Elle se plaint que, de prime abord, Juliette l'ait toisée de la tête aux pieds. Avec son regard inquisiteur et son sens positif, la femme malgache devait se demander, en effet, ce qu'à soixante ans passés une Allemande pouvait venir faire à Madagascar, où l'un des moindres dangers était la fièvre. M^{me} Ida Pfeiffer ne comprit pas, je crois, la sollicitude de cette curiosité inquiète, en fut blessée et ne ménagea pas Juliette. Celle-ci ne lui en a pas gardé rancune : « Cette pauvre femme, » me répétait-elle, « souffrait : elle était malade ! » M. Brossard de Corbigny, à qui elle fut très-utile, en parle dans les termes les meilleurs, et la venge du souvenir acerbe de l'illustre et infortunée voyageuse. Quant à nous, elle nous fut de la plus haute utilité : elle nous accompagna à Tananarive, revint à Tamatave avec nous et nous rendit les plus précieux services. Nous aurons assez souvent occasion de retrouver cette femme supérieure dans le cours de ce récit, pour nous dispenser d'en parler ici plus longtemps.

Nous retournâmes à bord vers quatre heures du soir. Bien que je vinsse plusieurs fois à terre

pour voir et connaître Tamatave, tout le temps du séjour que j'y fis, je ne cessais pas d'habiter la frégate. Il eût été difficile d'être mieux à terre que je l'étais dans la jolie chambrette de mon ami le docteur Cerisier, rempli de tant de bontés pour moi.

(1865)

Pages d'écriture

Subergie, sa ville, son œuvre

1

Tendro, mercredi 10 février 1904.

Son jour de gloire, disent-ils en lui souriant. S'ils savaient. Certains savent, ou se doutent : ma défaite. Après combien de batailles. Contre la nature, contre l'administration, contre les hommes. J'ai la tête qui bourdonne. La décortiquerie ? Je ne l'entends plus, elle est dans mon sang, dans mes nerfs ébranlés. La foule ? Bah ! Quarante personnes, à tout casser. On appelle ça un succès, bien. Les rapides de Farahantsana ? Peut-être, mais nous sommes si loin en amont de l'endroit de mes rêves. Plus à l'ouest, ces rêves évanouis, beaucoup plus à l'ouest. Le frémissement des câbles électriques parcourus par de laborieuses abeilles ? Miracle de l'énergie, l'eau transformée en feu, en force, en bon argent peut-être, qui sait ? Je l'ai cru si souvent. J'ai échoué autant de fois. Dans cinq mois, j'aurai la cinquantaine, je ne suis toujours pas riche, pas autant que je l'aurais voulu en tout cas. Ai-je raté ma vie ?

Reprends-toi, Léon, le gouverneur général t'observe. Ou le général gouverneur, peu

importe. Nous avons dessiné en pensée les ronds-de-jambe prévus, lui et moi, quand il est arrivé ce matin, à neuf heures et demie. En automobile. Nous nous sommes flairés comme des coqs de combat. Il a joué au seigneur, moi aussi. Je ne l'aime pas. Il ne m'aime pas beaucoup non plus, je crois. Non, je sais.

Bon, allons-y, il faut faire le tour, on a déjà perdu trop de temps en filanzana, et comme l'autre n'a pas pu s'empêcher, c'est chaque fois pareil, de rameuter encore plus d'indigènes par un kabary, ça a duré. De bonnes paroles, oui, le progrès, la France, le riz à bon marché. Il a oublié, on dira que c'est un oubli, de citer mon nom. Subergie, tu t'en souviendras, général ?

Hop, tout le monde a bien vu ? Ça fonctionne, oui, pour fonctionner, ça fonctionne. Encore heureux, j'attends ça depuis plus de trois ans. Pendant lesquels ils étaient tous à l'affût, attendant avec gourmandise que je me replie sur un projet moins grandiose. Déjà que je suis passé de l'or au riz... Aurais-je pu descendre plus bas ?

Mais c'est donc mon jour de gloire, et Gallieni sourit, sa femme et sa fille aussi. Un peu empruntée quand même, sa fille, elle est plus à l'aise dans le confort de la Résidence qu'au milieu des machines qui tournent et de la poussière du paddy. Elles sont bizarres, les femmes dans un monde d'hommes. Elles doivent s'ennuyer, non ? Même la mienne, j'ai parfois eu l'impression qu'elle aurait préféré se

trouver ailleurs que dans ce pays étrange.

Où il fait chaud, trop chaud, et l'air est moite, et je vais avoir du mal à digérer. Mais j'ai préparé un discours, ce n'est pas pour rester assis. Je jette un œil sur les convives, la plupart sont secs, certains flamboient, tous semblent repus. Le dessert est servi ? J'y vais.

Mon Général, Mesdames et Messieurs,

Il faut que je n'oublie personne, ceux qui sont là, ceux qui n'ont pas pu venir, ceux que je n'ai pas invités, et ce cher Jean, mort l'année dernière, sans qui... je glisse une phrase.

... mon ancien collaborateur et ami Jean Castex, si malheureusement enlevé par la mort, presque au moment où il allait voir ses efforts couronnés de succès...

Zut ! le chef du service des domaines semble déjà assoupi. La digestion, sans doute. Ou la platitude de mon discours. Les deux, j'imagine. Il est temps de passer à la vitesse supérieure. L'énergie électrique, la prospérité de la colonie et de la mère-patrie, Gallieni est bien éveillé, il faut que je fasse son éloge pour qu'il le reste.

... mon général ceci, mon général cela... haute et bienveillante sollicitude

C'est bon ainsi ? Je peux lever mon verre en l'honneur de mes hôtes distingués ? Et m'asseoir pour écouter ronronner Bergès, l'homme qui a plus que moi une chance de marquer son temps avec sa *houille blanche*. Des années qu'il en parle

en France, qu'il monte des projets, et le voici à Madagascar pour le mien. Je n'ai pas oublié de le remercier, lui aussi ? Je ne sais plus. Mais non, puisque je lui ai passé la parole.

Ce que je m'ennuie... Les discours se suivent et se ressemblent, j'aurais pu les prononcer tous moi-même, mais qui suis-je pour prendre la place de Bergès, du raide Gallieni qui évoque le procédé barbare du pilon, de Rasanjy, plus colonial qu'un colon, de Richard pour son hommage à l'absente. Au fond, pourquoi est-elle en France, mon Alice très chère et très dévouée ? alors qu'elle était venue avec moi il y a dix-sept ans, fraîche et audacieuse à Tananarive, lancée par son frère dans l'aventure puis brûlée par le soleil de l'ouest. Et comme éteinte par plus brillant qu'elle.

Mais qu'est-ce qu'il lui prend, à Richard, de parler de ma maladie ? Oui, j'ai failli y rester, et alors ? N'ai-je pas bon pied, bon œil, ne suis-je pas leur héros aujourd'hui ?

On en reste là ? Tout le monde n'a qu'une hâte, applaudir mollement le dernier orateur et rentrer à toute allure dans la capitale. Moi aussi, d'ailleurs. Il n'est pas trop tard, je pourrais les suivre de près et m'organiser, tout seul, ou avec quelques vrais amis célibataires, une soirée plaisante, où nous agirons plutôt que de discourir.

Merci, Mesdames et Messieurs, vous avez été à la hauteur de l'événement, j'espère que la presse

en aura conscience et donnera à cette journée l'éclat, etc., etc., qu'est-ce qui me prend ? Je soliloque silencieusement, pour un discours de trop.

Suffit. À Tana !

2

Amiens, 10 février 1886.

Un beau mariage, merci beau-frère. Je n'oublierai pas le jour où tu m'as présenté ta sœur, la douce Alice. La fraîcheur de ses douze ans pétillait. J'avais, comme il se doit, fait comme si je n'avais rien vu. Mais je n'avais rien manqué des promesses qui habitaient déjà ses yeux. La gamine avait quelque chose de rare, une ambition de liberté que sa mère semblait avoir quelque peine à réfréner. Je me souviens de l'avoir vue frapper du pied après le refus d'un fruit qu'elle convoitait. Puis sa mine boudeuse, la lèvre tremblant de colère, le regard assombri par des pensées assassines ou suicidaire, le savait-elle d'ailleurs ?

Douze autres années ont passé depuis. Alice paraît plus sage, presque résignée. Qu'imaginait-elle de notre vie future à Madagascar ? J'ai bien tenté de lui en parler, je ne suis pas certain d'avoir été entendu. Je soupçonne Édouard de lui avoir raconté trop de nos histoires communes.

Sauf peut-être celle du jour où... bref.

Il lui aura monté ou démonté la tête en parlant de sauvages que, pour sa part, il ne veut

plus voir. Mon compagnon de dérives et d'exploits hasardeux s'est rangé, son avis sur notre passé est celui d'un adulte qui jugerait des enfants et leurs frasques, pardonnables mais datées. Depuis qu'il est à la tête du Syndicat de la presse coloniale, il aimerait que je lui donne du « président », je n'y arrive pas. Je nous vois encore sur *La Mésange*, quand nous avons passé le détroit de Gibraltar en improvisant des chants de victoire, alors que le but du voyage était encore si éloigné. Nous avons un peu bu, c'est vrai. Surtout, nous ne savions rien de ce qui nous attendait par la suite, les exaltantes et décevantes explorations qui ont failli s'achever en face de Mahanoro, par deux fois. Une ancre perdue, c'est le trois-mâts qui a manqué disparaître, et nous aussi. Une erreur de navigation, l'année suivante, a fini de me convaincre qu'il y avait quelque chose de maudit en ce lieu. À moins d'expliquer l'incident de 1876 par l'ivresse du capitaine Jean-Jean. Il faudra que je reparle de lui, si j'en trouve le temps.

Mais, vraiment, merci, Édouard. Certes, tu n'étais pour rien dans ce qui m'a porté, il y a un peu moins de trois ans, dans une escapade comme peu de Français en ont vécu à Madagascar. Elle m'a donné un poids qui m'est encore utile maintenant et, au fond, je ne sais pas si le sénateur de la Réunion Milhet-Fontarabie – il préfère qu'on l'appelle Milhet de Fontarabie et n'aime pas son prénom, Jean, bien qu'il ajoute au sérieux dont le médecin qu'il est

par ailleurs doit faire preuve – est venu pour Édouard ou pour moi. Plutôt pour moi, je crois. Nous nous connaissons, l'accolade traditionnelle nous lie.

Quant aux autres, je devine qu'ils espèrent un écho dans un des journaux sur lesquels Édouard possède une certaine influence. Mais aussi qu'ils auront à cœur de voir leur nom associé au mien. Après tout, je ne suis pas n'importe qui !

N'est-ce pas, chère Alice ? Elle s'ennuie déjà, la pauvre, j'espère que cela ne présage pas un mariage aussi empesé que sa robe. J'aurais voulu lui rapporter des étoffes malgaches, des cotonnades colorées qui auraient rehaussé son teint. Elle m'a fait comprendre, soutenue par tout le clan familial, que cela ne se faisait pas. Je ne l'ai donc pas fait. Enfin, si, un peu, je lui ai réservé quelques mètres de beaux tissus pour l'instant serrés dans une malle. Elle en trouvera l'usage plus tard. Ou pas.

Je survole les tables qui nous entourent. Des journalistes, des explorateurs qui parlent entre eux, les premiers cueillant aux lèvres des seconds les récits que ceux-ci fournissent avec complaisance, et qui seront la matière de romans plutôt que d'articles. À moins que cela donne des articles dignes de romans, quant à leur véracité. Celui-là, que je vois à gauche, la tête penchée vers l'oreille de son voisin, raconte sans cesse la même histoire. Il ne prend soin que de varier son auditoire. Et, à chaque fois,

l'histoire est un peu plus belle, son rôle un peu plus glorieux, son interlocuteur un peu plus séduit. Je ricane intérieurement. Si je vous disais vraiment tout ce que j'ai fait, moi ! Vous ne me croiriez pas. Vous croiriez moins encore tout ce qu'il me reste à accomplir et que pourtant je vais accomplir. Vous verrez bien.

Alice m'accompagnera, elle ne s'ennuiera plus. Elle régnera sur le royaume qu'elle mérite, elle sera entourée d'une cour empressée, elle n'aura qu'un geste à faire pour que le plus fou de ses rêves se réalise. Je serai son roi, son chevalier servant, je suis amoureux de cette femme qui n'a plus rien d'une petite fille et qui, néanmoins, garde au coin légèrement relevé des lèvres un air de celle à qui personne ne peut en remontrer. Laisse-les pérorer, mon aimée, nous allons vivre comme ils ne sont même pas capable de l'imaginer ! Je t'en réserve la surprise, bien que je regrette presque de t'avoir laissé entrevoir, dans les tendres confidences que je t'ai faites, le genre d'existence que nous allons mener dès que nous aurons pris le bateau à Marseille. Il fallait sans doute dévoiler une partie du tableau à peindre. Sans cela, aurais-tu accepté de me suivre, serais-tu maintenant ma femme ?

Je pense déjà au moment où, dans cette salle, les balais entreront en action et où il ne restera plus aucune trace de notre passage. Notre vie est ailleurs, un ailleurs que je connais et que j'ai appris à maîtriser pour toi !

Tananarive, samedi 26 mai 1883.

Les hauteurs de la ville sont propices à la réflexion. La maison où je suis m'y aide aussi. Le Père Finaz y avait trouvé refuge, hébergé par Jean Laborde dont le passé m'inspire. Il n'empêche : aujourd'hui, l'inspiration me manque un peu. Je tente de penser à ses paroles, quand il dit à Ida Pfeiffer, la grande voyageuse qui se trouvait, avec d'autres Européens, confinés chez lui après une de ces crises dont la reine d'alors était, m'a-t-on rapporté, coutumière : « *Je suis préparé à tout.* » Ce qui n'est pas rien... Il s'annonçait alors un kabary auquel les étrangers avaient été conviés, et le pire, sans être certain, n'était pas impossible.

Hier, donc, la nouvelle du bombardement de Mahajanga est arrivée dans la capitale et faut-il s'étonner que des représailles contre les ressortissants d'un pays qui a attaqué la ville à l'ouest en subissent, au centre, quelques conséquences ? Le Premier ministre, m'a-t-on rapporté, était furieux. Il a dû prendre sur lui pour ne pas décider l'irréremédiable, et prêter à la reine une modération qui, heureusement, l'habite lui-même. Cinq jours : c'est le temps dont nous disposons, mes compatriotes et moi, pour quitter Antananarivo. Jusqu'au 30, nous serons protégés par le pouvoir de la reine. Ou du Premier ministre. Au-delà, le pillage de nos biens est encouragé. Et nos personnes ne pèseront plus

rien.

Mercredi, il vaudrait mieux avoir évacué la ville, avant que les canons de cet imbécile d'amiral Pierre, que je ne connais pas mais qui doit être au mieux un personnage borné incapable de mesurer les conséquences de ses actes, au pire un fieffé coquin qui savait très bien ce qu'il faisait, avant que les boulets de ses canons roulent de Mahajanga jusqu'à nous. Et abattent les meilleurs des Français de Madagascar, même les missionnaires qui, ce matin, ont demandé en vain à poursuivre leur œuvre. On n'en est pas à tuer les catholiques, à les précipiter du haut d'une falaise. Pas encore. Mais pourquoi cela ne se reproduirait-il pas ?

Le parti anglais serait-il une fois encore à la manœuvre ? Certains le disent à demi-mots. Je ne le crois pas. Le Père Connellan, bien que britannique et anglican, est jugé comme nous indigne de rester. Un espion pareil aux Français, affirment les plus belliqueux du parlement. On n'entend plus qu'eux.

Une seule voix, chez les Malgaches, détonne. Celle de Victoire Rasoamanarivo, baptisée depuis bientôt vingt ans et fidèle à ses convictions au risque de se couper même de sa famille. Son mari, fils du Premier ministre, est devenu invisible. Tandis qu'en ces heures pénibles, le dévouement de son épouse est entier, et entièrement au service des malheureux futurs proscrits que nous sommes.

Dans ce qui ressemble à une guerre dont les victimes innocentes sont proches de moi, elle se comporte comme une sainte. Sans elle, qui m'aide à organiser le départ, que deviendrions-nous ?

Il ne me reste qu'à répondre à Andriamifidy, qui remplace le ministre des Affaires étrangères absent pour cause d'ambassade lointaine. À quoi servirait-il de résister ? Ce serait le massacre assuré. Je ne dirai donc rien de ma colère ni de ma déception, je mise sur l'avenir au-delà de péripéties qui, j'en fais le pari, seront un jour tout à fait oubliées. Dont peut-être même on rira. Je me plie, je me plie, j'embarque mes compatriotes et tous ceux qui se sentent menacés au même titre qu'eux, mais le Premier ministre, à qui j'écris finalement plutôt qu'à un de ses subordonnés, comprendra-t-il l'ironie que je mets dans mes phrases ? J'abandonne tout aux bons soins des Malgaches qui veulent se comporter en fils de la civilisation, et je les mets au défi d'y parvenir.

« Pour éviter tout ennui ensuite et toute difficulté, je vous serai reconnaissant de vouloir bien ordonner de garder mes magasins pendant mon absence... »

« Excusez mon importunité vu les grandes occupations qui absorbent votre temps si précieux ; seulement en terminant je vous adresse mes amitiés les plus sincères et vous assure de mon dévouement, car à votre premier appel je suis »

prêt à vous rendre tous les services que je pourrai vous rendre ; aussi vous pouvez toujours compter sur moi. »

Je le reconnais : en ces heures dramatiques, il n'y avait guère d'autre moyen pour me faire sourire que de tourner ainsi des phrases adressées à celui qui sera, si l'avenir ressemble à mes espoirs, mon meilleur allié dans la place. Un homme qui compte, qui comptera et sur lequel je compte compter.

4

Marseille, dimanche 9 janvier 1887.

Je reviens en France quelques mois à peine après l'avoir quittée. Alors que tant de travaux m'attendent, n'attendent que moi, ne se feront pas sans moi, là-bas où je commence à installer le progrès sans lequel il n'y a pas de fortune. Même si le sol regorge d'or, il faut trouver le moyen d'extraire le précieux minéral. Et ne pas se le faire dérober par mon ami le Premier ministre ou par quelque autre potentat local dont je me réserve le droit de diminuer les pouvoirs déjà très limités.

L'entrée dans le port de la Joliette est un spectacle. Le *Salazie* arbore le drapeau hova, comme il se doit pour un bâtiment des Messageries Maritimes qui transporte une délégation officielle dans laquelle, je dois le reconnaître en toute modestie, je ne suis pas pour rien. Je sais que Marius Cazeneuve raconte,

depuis notre départ de la Réunion le 21 décembre, qu'il est dans les petits papiers de la reine et qu'il est, en secret, secret dont il fait peu de cas, le véritable chef de la petite troupe. Cazeneuve a passé son temps, sur le pont, à tenter d'égayer les Malgaches avec les tours de cartes qu'il a servi tant de fois à la reine, elle aussi séduite au début, et comme nos compagnons de voyage vite lassée par les limites de sa magie. Il raconte les merveilles dont il est capable. Mais qui les a vues ? Il en était à se rabattre sur l'équipage, au risque de se faire tancer par le commandant, le lieutenant de vaisseau Baulard. Celui-ci, de son côté, n'en finissait pas de se souvenir de l'amiral Pierre, dont il fut l'aide de camp et qu'il a probablement aidé à perpétrer ses actions glorieuses aux si néfastes effets.

Entre Cazeneuve et Baulard, je me suis tu, le plus souvent. Certes, j'ai fait mine de m'extasier, comme tous les autres passagers, de la traversée nocturne du canal de Suez éclairé par la lumière électrique. Pas de quoi s'affoler, j'ai mieux à proposer, plus tard. Ce matin, je savoure le sourire sur le visage de Marc Rabibisoa. Un malin, celui-là, interprète officiel, mais pas assez malin pour n'avoir pas été séduit par les manières de Marius Cazeneuve à la cour. Je devrai m'en méfier.

Un allié plus sûr devrait être Rainiharivony, chef de la mission, fils du Premier ministre et instruit par celui-ci de nos accords. Il ne fera rien

contre la volonté de son père, donc rien non plus contre la mienne, j'en suis presque assuré. Ministre de la guerre à Tananarive, il aime montrer son pouvoir mais s'est comporté, depuis notre départ de Tamatave de 18 décembre, d'abord pour le bref voyage à la Réunion sur l'*Émyranthe*, comme un compagnon tranquille et presque docile.

Je n'en dirai pas autant de Rasanjy, qui parle trop bien anglais pour être honnête. Son visage respire autant l'intelligence que la fourberie et, secrétaire particulier du Premier ministre, il a sur lui une influence que je devine néfaste. Son ambition est sans limites. Elle le tuera probablement un jour. Mais, en attendant s'en arriver là, il est capable d'instiguer les pires complots. Je m'en méfie.

De toute manière, tout le monde se méfiait de tout le monde sur le *Salazie*, et surtout les Malgaches entre eux. Ils sont neuf, et Faralahy, un domestique. Ils semblent avoir passé tout le temps de la navigation à se surveiller les uns les autres, gardant cependant un œil sur les Français qui les accompagnent. Ils savent de quoi je suis capable, ils devinent en Cazeneuve un hâbleur sans compétences ni pouvoir, à l'exception de Dafine qui croit avoir été arraché à la mort par lui alors qu'il souffrait d'un simple mal de mer, ils abhorrent les faits d'armes de Baulard, ils ont avec le capitaine Gaudette, de la compagnie de gendarmerie de la Réunion, la prudence qui s'impose devant quelqu'un qui

semble les connaître mieux qu'ils se connaissent eux-mêmes.

M. de la Morlière, consul de France à Monaco, délégué du ministre des Affaires étrangères, et M. Blanc, chef d'escadrons de hussards, représentant le ministre de la Guerre, sont montés à bord pour nous accueillir et nous accompagner au Grand Hôtel du Louvre et de la Paix, sur la Canebière. Il arbore pour l'occasion un drapeau hova, si bien que j'ai l'impression de n'avoir pas encore quitté le *Salazie*. Les remous en moins, et un peu de confort en plus, bien qu'il soit difficile de se plaindre de la manière dont nous avons voyagé.

Cazeneuve a disparu, on me dit qu'il a pris le premier train pour Paris afin de brûler la politesse aux autres membres de la mission et d'être le premier à se présenter au quai d'Orsay, porteur de nouvelles qu'il croit capitales. On me dit aussi qu'il doit se rendre d'urgence à Toulouse pour des raisons familiales et que celles-ci ont peut-être précipité son départ. Je suis peut-être trop sévère avec cet homme qui croit bien faire, mais qui croit être le seul à en être capable. Il m'énerve.

Jeudi, nous prendrons le rapide du matin et nous serons le soir à Paris. Les choses sérieuses commenceront alors, pour autant qu'il y ait quelque chose de sérieux dans un dialogue entre des pays qui ne se comprennent guère, aux objectifs peu clairs. Au moins en ce qui concerne

Madagascar, dont les rapports avec l'Empire britannique, une influence qui se fait sentir dans les domaines les plus variés sur la Grande île, ne laissent pas de m'inquiéter pour l'avenir.

Car la diplomatie est une chose, mais elle est surtout nécessaire aux affaires. Et pourquoi croyez-vous que je débarque à Marseille alors que je serais mieux chez moi, à surveiller mes ouvriers et à calculer leurs rendements ? Il faut voir loin pour construire du solide, quitte à retarder quelque peu des travaux qui pourtant semblent urgents. Le choix des priorités détermine la carrière des grands hommes. Je n'en suis qu'au début. Je choisis la trajectoire, j'infléchis la course d'une île gigantesque, à ma mesure...

5

Suberbieville, 31 décembre 1893

Pas fâché que cette année se termine. J'espère que la prochaine sera meilleure et plus rentable. Les orages de janvier ont été monstrueux. On ne m'apprendra pas que c'est la saison et que peu de choses résistent à la nature. Mais, quand j'ai vu, le 29, l'Ikopa déborder comme je ne l'imaginai pas possible, je me suis dit que j'avais péché par excès d'optimisme, ou au moins par inconséquence. J'ai vu ce qui allait se produire, et qui s'est produit. Des maisons, heureusement en bois, se sont mises à flotter avant d'être fracassées contre des arbres ou des roches. Il n'y

avait plus ni fleuve ni terre, seul un flot continu bouillonnait, et les hommes n'avaient plus qu'à fuir vers les hauteurs. Aucun d'eux, par bonheur, n'a perdu la vie dans le déchaînement liquide.

Mais j'aurais préféré perdre une centaine d'ouvriers que les précieuses machines au rendement très supérieur à l'humain. Début février, j'ai bien dû constater que rien n'était récupérable des lourds investissements consentis pour extraire l'or. Il fallait tout recommencer. Je m'en veux un peu d'avoir accusé d'imprévoyance mon contremaître Silangue. Même si je n'avais pas complètement tort : il était responsable, au moins en partie, du désastre qu'il aurait dû prévoir s'il avait envisagé son travail avec plus de sérieux. Mais il a été plus sévèrement puni que je l'aurais voulu et peut-être son assassinat, en octobre, est-il la conséquence lointaine de ma colère biblique contre lui. J'aurais dû le congédier, il aurait au moins sauvé sa vie, tandis qu'en restant sur le site, il a été de plus en plus considéré par les indigènes comme un mauvais génie qui allait encore provoquer quelques catastrophes dans l'avenir. Je prie pour qu'il n'en soit rien.

Je prie pour que les fahavalo cessent de tuer mes ouvriers, je ne sais même pas dans quel but. Sinon pour inspirer la crainte et asseoir ainsi leur pouvoir occulte sur une région que je voudrais pacifier, civiliser, enrichir. Mais les tribus sont elles-mêmes le premier obstacle à

leur épanouissement, et le Premier ministre ne m'aide pas beaucoup malgré ses promesses. Je me demande même s'il ne manipule pas quelques bandes de voleurs d'or pour m'ôter la jouissance du produit de mon travail. Alors que je m'échine à tirer le meilleur d'une bande d'abrutis que les Européens et les Créoles de Bourbon chargés de l'encadrement ne parviennent pas à discipliner. Je finirai par croire que la nature humaine est partout pareille et que les défauts des Malgaches, dont je me plains si souvent quand je parle avec mes compatriotes, sévissent aussi en d'autres pays, plus proches de mes origines...

Car enfin, s'ils meurent par dizaines, ces ouvriers et leurs chefs, n'est-ce pas aussi parce qu'ils sont incapables de se défendre ? Alors qu'ils pourraient s'organiser pour résister, et même se livrer à des opérations de représailles quand on connaît, et cela arrive plus souvent qu'on veut bien le dire, les villages d'origine des fahavalo. Quelles seraient les conséquences d'un incendie propagé dans les cases qui les abritent, eux ou leurs familles quand ils sont occupés à razzier les environs – ce qui serait d'ailleurs le meilleur moment pour attaquer puisque les hommes ne sont pas là pour défendre le village ? Il y aurait probablement quelques remous, des tentatives de vengeance, mais nous avons les moyens de les réprimer. Ils n'ont que des fusils anciens qui leur explosent parfois à la gueule. Surtout, on y gagnerait le calme, au moins pour

quelques mois, avant qu'une autre bande se constitue et remette en marche le cycle infernal des pillages. Cela vaut la peine d'y penser.

Puisque le Premier ministre ne fait pas ce travail et ne veut pas le faire, j'envisage de compléter l'armement de mes hommes de confiance et de mettre en place de véritables forces de l'ordre devant lesquelles les fahavalo ne pourraient que s'enfuir. Ou tomber, ce qui serait préférable.

Ou alors, il faut poursuivre les idées de colonisation qui se sont heurtées jusqu'ici à une cruelle absence d'ambition. Faire les choses en grand, débarquer une armée, conquérir Madagascar, destituer la reine – et le Premier ministre du même coup, surtout le Premier ministre. Je rêve de la France à Madagascar, d'une Madagascar française, et j'y serais, à mi-chemin entre la côte et Tananarive, un maillon fort d'un pouvoir basé sur la raison. Et sur le profit qui l'accompagnerait, bien sûr.

Madagascar en livres est une publication de la
[Bibliothèque malgache](#).

© septembre 2022